FRANCE FOOTBALL

À L'ORIGINE DU BALLON D'OR®

N° 3 920

JUILLET 2022

ENTRETIEN

"PAS FAVORITES DE L'EURO ? CE SERAIT MENTIR"

Marie-Antoinette Katoto

BALLON D'OR

Matthews, l'anticonformiste

+

AU TABLEAU !
Le sommet brésilien de Domenech

REPORTAGE
Le foot pour et par les nuls (magnifiques)

VILLE DE FOOT
Cadix, label andalou

Christophe Betsch/L'Équipe

L'ÉQUIPE n° 24 811 – 9 juillet 2022 – Ne peut être vendu séparément.

Supplément de

Devenons l'énergie qui change tout.

C'EST AU TOUR DES FEMMES D'ENTRER EN JEU.

EDF, partenaire de l'Équipe de France féminine de Football
et de toutes celles qui veulent s'engager pour la transition énergétique.

Rejoignez les équipes EDF sur edf.fr/edf-recrute

FRANCE FOOTBALL

LE SUPPLÉMENT MENSUEL DE L'ÉQUIPE

DIRECTION, ADMINISTRATION, RÉDACTION, VENTES, PUBLICITÉ
40-42, quai du Point-du-Jour
92100 Boulogne-Billancourt
T. 01 40 93 20 20
F. 01 40 93 24 92
CCP Paris 9 427 90 C

PRÉSIDENTE
Aurore Amaury

DIRECTEUR GÉNÉRAL
DIRECTEUR DE LA PUBLICATION
Laurent Prud'homme

ÉDITEURS
Éric Matton

RÉDACTION
DIRECTEUR DE LA RÉDACTION
Jérôme Cazadieu

RÉDACTEUR EN CHEF
Pascal Ferré

RÉDACTEUR EN CHEF ADJOINT
Emmanuel Bojan

RÉDACTION
Dave Appadoo,
Olivier Bossard,
Thomas Simon,
Théo Troude

RESPONSABLES D'ÉDITION
Isabelle Talès,
Laurent Crocis,
Olivia Blondy

CRÉATION MAQUETTE
Sylvestre Hovart

DIRECTION ARTISTIQUE
Bertrand Lacanal, Yann Le Duc,
Pierre Wendel, Fabien van der Elst

RESPONSABLES ICONOGRAPHIE
Antony Ducourneau, Virginie Hadri

ADMINISTRATION, DIRECTEUR PRÉPRESSE ET FABRICATION
Bruno Jeanjean

PHOTOCOMPOSITION, PHOTOGRAVURE
SAS L'Équipe

IMPRESSION
Newsprint, Rotocolor
Origine du papier : Allemagne
Certifié : PEFC, eutrophisation : Ptot 0.003 kg/T de papier

SERVICE ABONNEMENTS
T. 01 76 49 35 35

PUBLICITÉ
Amaury Media

PRÉSIDENTE
Aurore Amaury

DIRECTEUR GÉNÉRAL
Kevin Benharrats

DIRECTRICE GÉNÉRALE ADJOINTE
Christèle Campillo

EXÉCUTION-PLANNING
Nadia Lanak, Ghislaine Davoust

COMMISSION PARITAIRE
N°1222K82523
ISSN02453312

PEFC 10-31-3364

Ballon d'Or et France Football sont des marques déposées. Toute reproduction est susceptible d'entraîner des poursuites. Tous les textes et photographies sont placés sous le copyright France Football et Presse Sports. Toute reproduction, même partielle, est formellement interdite.

L'AMI TEMPS

Pascal Ferré
Rédacteur en chef

Et si le temps était devenu le nouvel allié des meilleurs ? Ou des plus perspicaces. À l'heure où tout s'accélère, mon pov' monsieur, où tout va souvent (trop) vite, où l'on confond trop souvent justesse et décélération, certains ont opté pour le temps d'arrêt. Dans une espèce d'éloge du temps suspendu et de la pause salvatrice. L'ultra pressé Kylian Mbappé a donné l'exemple et le ton en lambinant sûrement pour mûrir sa réflexion. Tout comme sa consœur du PSG Marie-Antoinette Katoto, qui s'en explique dans ces colonnes. Karim Benzema, lui, a attendu sa dix-huitième saison pour réaliser la plus accomplie. Jean-Michel Aulas sa trente-cinquième à l'OL pour commencer à envisager l'esquisse d'un passage de témoin. L'AJ Auxerre vient de mettre dix ans pour remonter en Ligue 1 et apprendre à exister autrement qu'à travers l'héritage et/ou l'ombre de Guy Roux. Les Verts ont pris le temps, dix-huit piges, pour comprendre qu'une direction bicéphale ne conduisait nulle part, sauf au désastre. Waldemar Kita a mis le temps lui aussi mais on dirait qu'il a saisi que le meilleur entraîneur du club, ce n'était pas forcément lui.
Même le Ballon d'Or n'échappe pas à cette mode de la longue réflexion poussée puisqu'il a pris plus de soixante-cinq ans pour reconnaître qu'il était plus simple et cohérent de juger un joueur, ou une joueuse, sur une saison plutôt que sur une année. Dans ce contexte attentiste porteur, on en vient à croire que les Bleues ont vraiment leurs chances au moment de disputer leur septième Euro, dont elles n'ont jamais dépassé les quarts. On y a même repéré un signe : en 1998, Aimé Jacquet était allé au bout à l'issue de sa cinquième saison chez les Bleus. Arrivée en 2017, Corinne Diacre, qui boucle elle aussi son premier quinquennat, semble parfaitement dans les temps. On aimerait tant...

France Football, tous les deuxièmes samedis de chaque mois avec L'Équipe :
● Chez votre marchand de journaux
● Par abonnement, rendez-vous sur *www.lequipe.fr/go/francefootball*

Sébastien Bouet/L'Équipe

Sommaire

ZONE MIXTE

6 Instantané
Haaland déjà dans le grand bain

10 Mon héros
Gardien de la langue française

12 Cazarre
Cata 2022

À L'AFFICHE

14 Entretien
Marie-Antoinette Katoto : "Le Ballon d'Or se jouera à l'Euro"

24 Data zone
Foot féminin, croissance et carences

26 Découverte
Des chœurs Orange

30 Enquête
Dessous chics (ou pas) des négos

36 Reportage
Franck Haise, monsieur vin sur vin

40 Autoportrait
Jan Oblak : "Je n'ai jamais voulu faire le show"

46 Reportage
Higuain, coucher de soleil à Miami

52 Reportage
FC Steinbourg, bonheur aux vaincus

56 Au tableau !
Domenech revit Brésil-France 2006

TEMPS ADDITIONNEL

64 Ville de foot
Cadix, la fièvre jaune

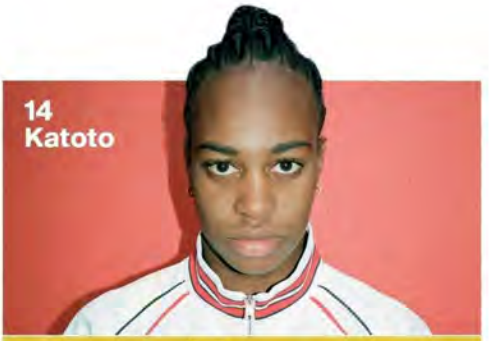
72 Tendances
Profession concierge de luxe

BALLON D'OR

74 Sur les traces de...
Stanley Matthews, les pas de côté d'un pionnier

81 Paroles de juré
Igor Linnyk : "Devant un match, je me sentais vide"

82 Pas trop cliché
Ronaldo, l'attraction de l'or



Christophe Bertet/L'Équipe - Laura Acquaviva - Jean-François Robert/L'Équipe - Vincent Mercier/L'Équipe - L'Équipe

bouygues
TELECOM

BBTC - Bouygues Telecom - Société anonyme au capital de 819 698 624,76 € - Siège social : 37-39, rue Boissière - 75116 PARIS - 397 480 930 RCS PARIS.

Nouvelle Bbox Fibre avec WiFi 6E dernière génération

Du WiFi 6E dernière génération pour encore plus de débit, un design vertical pour une diffusion optimale : la nouvelle Bbox Fibre avec WiFi 6E fait tout pour que vous puissiez profiter de la puissance de la fibre, partout chez vous.

3106 appel gratuit | en boutique | bouyguestelecom.fr

HAALAND DÉJÀ DANS LE BAIN

Impatient de reprendre la compétition sous ses nouvelles couleurs de Manchester City, Erling Haaland est déjà passé par le centre d'entraînement des derniers vainqueurs de la Premier League, notamment pour y faire admirer une plastique irréprochable.

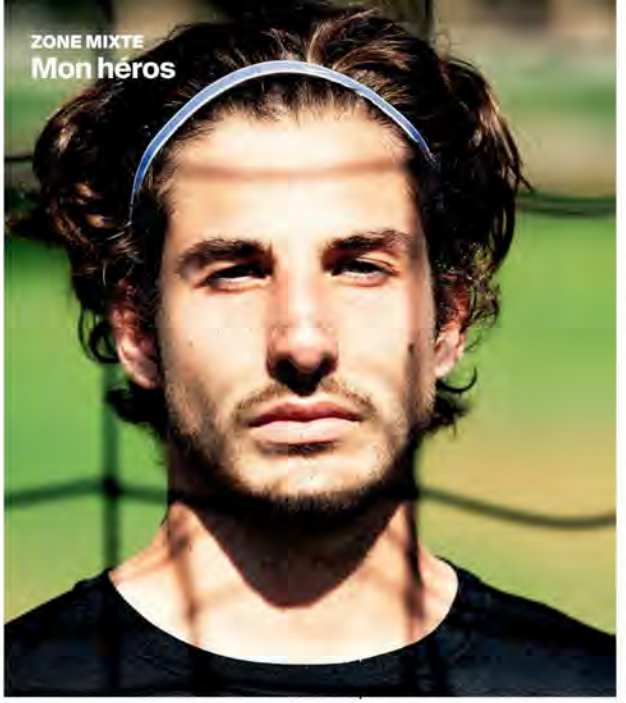
Photo
Lynne Cameron/Manchester City via Getty Images

MANÉ DÉJÀ DANS LE TON

Après avoir pris le temps d'aller présenter "son" trophée de la CAN à son village de Bambali, dans le sud du Sénégal, le néo-Munichois est venu faire admirer sa science du jonglage et du spectacle à l'Allianz Arena à l'occasion de sa signature (jusqu'en 2025).

Photo Stefan Matzke/Corbis/Getty Images

FC BAYERN
MÜNCHEN
MAINZ 2025



GARDIEN DE LA LANGUE FRANÇAISE

Parti étudier aux États-Unis via un programme foot, Alexandre Durand est devenu un ambassadeur de la langue française et une star des réseaux sociaux.

Par Dave Appadoo. Photos Xavier de Nauw/L'Équipe

L'image de l'appel vidéo tremble un peu mais laisse apparaître un cadre de série télé : soleil, palmiers, océan Pacifique à l'horizon. Et surtout la mine gourmande d'un jeune homme de 21 ans qui semble vivre un rêve éveillé, un jour à San Francisco, un autre à Los Angeles, d'où il prend le temps de nous narrer son aventure entre football, études et réseaux sociaux. Au vrai, l'histoire d'Alexandre Durand était partie pour être des plus banales. Celle d'un gardien de but un peu juste pour Clairefontaine, puis "coupé" par Dijon en moins de 17 ans Nationaux avant un passage à l'Entente SSG, où Alexandre s'interroge, baccalauréat en poche, sur la suite à donner à sa passion. "C'est là que j'ai eu l'idée de contacter les universités américaines, raconte-t-il. J'ai envoyé plus de 900 candidatures, mails, vidéos de mes performances, en fonction de l'heure de réveil des coaches *(plus tôt pour la côte Est, plus tard pour la côte Ouest)*. Et un entraîneur, Eric Reed, ancien pro de MLS et ex-coach de UCLA, m'a contacté pour me proposer de venir à l'été 2018 dans l'Ohio à Malone University, au sud de Cleveland, en prenant en charge 90 % de mes frais d'inscription *(50 000 dollars)*. J'ai donc atterri dans une fac chrétienne comme il en existe là-bas, avec prière avant et après les matches, et une drôle de philosophie : « Le résultat est celui que Dieu a voulu. »" Le niveau de l'équipe est proche du néant mais Alexandre se distingue assez pour que, deux ans plus tard, la fac de Milwaukee le fasse venir. Il y est élu All American, soit meilleur gardien universitaire des États-Unis du deuxième échelon, "en étant le plus petit gardien du Championnat *(1,74 m)*", se marre-t-il. De quoi susciter la convoitise de Longwood, l'une des tops équipes universitaires de Première Division où il fera ses grands débuts en août prochain. Un coup double pour cette fac de Virginie qui recrute non seulement un portier performant, mais aussi une star d'internet !

De la Maison-Blanche au Festival de Cannes !

Car, depuis plus de deux ans, Alexandre Durand est devenu un phénomène des réseaux sociaux aux États-Unis. Coincé là-bas durant la pandémie, le jeune étudiant découvre TikTok par un ami, lui aussi étudiant français outre-Atlantique. "J'étais très dubitatif, ça ressemblait à un truc débile pour ados, se souvient Alexandre. Mais mon pote me convainc de nous taper un petit délire : parler anglais avec un pur accent français. On poste ça à 22 heures et je me couche. Le lendemain, au réveil, je checke mon téléphone : 7 millions de vues. Du coup, on continue à poster des vidéos sur le même mode pendant trois mois sur notre lieu de vacances. Comme on était proches de Charleston, on est aussi allés sur le lieu de tournage d'une série qui a cartonné, *Outer Banks*, où on rejouait les scènes. La prod voit notre vidéo et nous invite à venir les rencontrer, l'acteur Chase Stokes est même devenu un bon copain."
La suite s'enchaîne naturellement, Alexandre propose un nouveau programme "Les mots anglais les plus durs à prononcer" qui flirte avec les 30 millions de vues et lui ramène 2 millions d'abonnés. "Là, le porte-parole de l'ambassade de France aux États-Unis me propose de travailler sur un projet pour porter la culture et la langue française sur leurs réseaux. Mon pote et moi, nous sommes même invités au dîner des correspondants qui est l'une des plus prestigieuses réceptions à la Maison-Blanche en présence du président Joe Biden, des acteurs d'Harry Potter et j'en passe." Le jeune homme est contacté par différentes personnalités qui l'encouragent et le félicitent, comme un certain Adil Rami, ou encore Sean Penn qui l'invite au Festival de Cannes. "Aux USA, quand tu réussis, tu es félicité. Alors qu'en France, on m'a traité de « connard sans aucun talent ». Mais ce n'est pas grave, ça ne m'empêche pas de vouloir continuer à promouvoir la culture et la langue française. J'ai pour projet d'ouvrir un jour mon école de français. Et de continuer à jouer au foot. Après tout, l'aventure a commencé par ma passion du ballon..." ●

Malgré sa petite taille (1,74 m), Alexandre Durand a été élu meilleur gardien universitaire des États-Unis en 2020 et a tapé dans l'œil de Longwood, une équipe de Première Division universitaire où il évoluera l'an prochain. Outre sa belle percée dans le foot, le portier de 21 ans est aussi devenu un phénomène des réseaux sociaux outre-Atlantique depuis la pandémie. Pendant cette période, l'étudiant a posté des vidéos où on le voit s'exercer à parler anglais avec un fort accent français. Résultat : des millions de vues et des portes qui s'ouvrent pour le Frenchie.

LE "BOXE TO BOXE" DE JULIEN CAZARRE

CATA 2022

"La nouvelle est tombée comme une bombe", comme on disait dans les films américains des années 1980 avec une voix de radio et un plan de New York vu du ciel fendu par les pales de l'hélicoptère. Quand le film débutait ainsi, on savait qu'il y avait eu un fait divers ou scandale politico-financier qui allait obliger Harrison Ford à terminer sa tasse de café à l'arrache pendant que sa femme finissait de lui attacher sa cravate. Pourquoi je vous parle d'Harrison Ford ? Ah oui, parce que s'il y a bien un mec qui serait le président idéal pour le PSG, c'est lui.

Le mec qui a calmé Dark Vador, les nazis et le sorcier chauve du Temple maudit ne va pas faire dans son bénouze face à Neymar ! Car la nouvelle qui devrait bouleverser la planète foot, elle nous vient du vrai président du PSG, monsieur Al-Khelaïfi ou Nasser pour les intimes. Mettons fin à ce suspense, la nouvelle tient en cinq mots : "Le bling-bling, c'est fini."

Quoi ? Ça fait cinquante ans, depuis le premier choc pétrolier, que, pour nous, les gars du Golfe, ce sont des types en turban et Ray-Ban achetant tout ce qui brille en éructant avec l'accent de Lagaf dans *la Zoubida*. Un demi-siècle qu'ils nous régalent avec leurs toilettes en or, leurs Rolls en marbre et leurs villas avec des toboggans dans chaque chambre pour plonger dans la piscine géante remplie de champagne. Et v'là qu'on nous sort que c'est terminé le bling-bling ? On n'a pas dit qu'on était d'accord ! C'est quoi que t'appelles le bling-bling, au fait ? Car, moi, à part Neymar au casino, j'vois pas ce qu'on a de bling-bling. Si on part du principe que Messi c'est un post-ado qui s'habille en Kiabi et qui joue à la PS4 toute la journée, il reste qui ? Pochettino, qui ressemble à une version ratée de Philippe Lellouche dans *Top Gear* ? C'est ça, le bling-bling ? Herrera, Danilo, Mendes, Gueye, Bernat, Donnarumma, c'est bling-bling ? Va falloir arrêter de penser que le *Marina Atlantide* de Port Barcarès, c'est Ibiza ou Las Vegas. Et si, au contraire, on allait au bout du process dans un délire autodestructeur organisé avec Neymar au cœur du projet et Verratti en vice-capitaine ?

Alors, Nasser, t'es gentil, tu remets les chasubles à paillettes car "Ici c'est Paris"

Tu me dégages "Oui-Oui Mbappé" et mets du "kassos" à tous les postes. T'en veux un onze de rêve ? Dans le but, De Gea. Une défense avec Kurzawa, Lucas Hernandez, Piqué, Aurier. Un milieu Verratti-Pogba et une attaque de feu Dembélé-Neymar-Leroy Sané-Icardi. Des mecs à la ramasse, ultra-vaniteux et obsédés par leur ego. L'équipe la plus détestée d'Europe... Et on se prendrait des branlées avec le sentiment du devoir accompli. Fiers, beaux, prétentieux, arrogants... Parisiens, quoi. Alors, Nasser, t'es gentil, tu remets les chasubles à paillettes car "Ici c'est Paris". Merci.

Étienne Garnier/L'Équipe

QUI NE PART PAS À LA POURSUITE DES QR CODES NE SOUTIENT PAS LES BLEUES HEY !

Partez à la poursuite des QR codes avec les Bleues et soutenez le foot amateur. Flashez-moi.

À la poursuite des QR codes

Qui sera le meilleur supporter ?

FRANCE FFF

orange

PARTENAIRE MAJEUR

MARIE-ANTOINETTE KATOTO

"LE BALLON D'OR SE JOUERA À L'EURO"

Atout numéro 1 des Bleues qui débutent leur Euro ce dimanche face à l'Italie, l'attaquante du PSG a accepté de forcer sa nature réservée pour se raconter, s'expliquer et affirmer ses grandes ambitions.

Par
Théo Troude

Photos
Christophe Berlet/L'Équipe

QNB
PARIS

Au fil des ans, la Parisienne, qui avait l'image d'une personne froide, a fendu l'armure et s'est révélée être plus "ouverte".

Marie-Antoinette Katoto
23 ans. Née le 1er novembre 1998, à Colombes (Hauts-de-Seine) ; 1,77 m, 66 kg. Attaquante. Internationale française (30 sélections, 25 buts)

Parcours
Paris-Saint-Germain (depuis 2015).

Palmarès
Championnat de France 2021 ; Coupe de France 2018 et 2022.

"Il y a trois ans, vous appreniez que vous ne seriez pas dans le groupe France pour le Mondial à domicile. Corinne Diacre disait que vous n'étiez « pas assez présente dans les grands rendez-vous ». La sélectionneuse avait-elle raison ?
Elle n'avait pas tort. J'étais jeune, c'était ma troisième saison chez les pros. J'apprenais. Je m'améliorais dans ces gros matches, même si j'en ai beaucoup loupé. Aujourd'hui, je les gère autrement. Il me fallait du temps et apprendre à encaisser ces grandes affiches. Ç'a été une leçon.

À quels matches faites-vous allusion ?
Surtout contre les Lyonnaises, nos adversaires directes. Même si on les avait déjà battues en Coupe de France, répéter les performances de haut niveau dans ces matches n'était pas simple *(pour moi)*.

"Ce que j'apprécie avec Corinne Diacre, c'est qu'on s'est toujours parlé franchement"

Dans votre parcours en équipe(s) de France, il y a aussi eu un penalty manqué en demi-finales du Mondial des moins de 20 ans en 2018, contre l'Espagne *(0-1)*, alors que les Bleuettes pouvaient égaliser. Cette élimination est-elle longtemps restée dans votre tête ?
Ça m'a marqué, mais ça s'est effacé. Désormais, je prends mieux mes échecs, c'est ce qui me permet de rebondir. Oui, j'aurais voulu que tout se passe mieux, parce que c'était le maillot bleu, parce que c'était une grande compétition. Et on se bat toujours pour remporter ces trophées. Mais je ne le regrette pas. Ça m'a appris, et j'apprends encore aujourd'hui.

Corinne Diacre disait aussi que vous ne donniez pas tout aux entraînements, et ne méritiez donc « absolument pas d'être titulaire ». Voyait-elle juste ?
Elle avait raison. Il y avait forcément une part de vérité. *(Elle laisse un blanc.)* À cette période-là, j'avais peut-être une manière de m'entraîner, de penser, de jouer qui était différente d'aujourd'hui. Avec le temps, j'ai beaucoup progressé.

C'était plutôt froid entre vous. Vos relations se sont-elles normalisées ?
Ce que j'apprécie avec elle, c'est qu'on s'est toujours dit les choses, on s'est parlé franchement. Quand ça n'allait pas, on n'a pas hésité à être transparentes. J'ai toujours eu avec Corinne une relation de sélectionneuse à joueuse, identique à celle qu'elle a avec toutes mes coéquipières. Elle donne des consignes, je l'écoute.

Par quelles étapes êtes-vous passée pour mieux gérer ces échecs ?
Déjà, j'ai réussi à très bien m'entourer. On m'a donné beaucoup de conseils. Il y a aussi eu une remise en question. Cette introspection doit se faire tout le temps dans le football. Je l'ai compris. Et j'ai dû apprendre à gérer certaines choses autrement. Changer ma manière de penser, de gérer mon quotidien. Et aujourd'hui, je me sens mieux.

Cela signifie-t-il que vous n'étiez pas assez impliquée à l'époque ?
Plus les années passent, plus le football est un élément central dans ma vie. Je ne dis pas que je n'en avais rien à faire avant, mais plus tu grandis, plus tu te rends compte que c'est important. Qu'il s'agisse du terrain ou des à-côtés. Il y a les sollicitations, la nécessité de prendre soin de soi.

Pierre Lahalle/L'Équipe

“Je lui prendrais bien un petit peu de sa confiance à Kylian *(Mbappé)*”

Ma préparation en dehors du terrain est très carrée, tout dans ma vie est désormais lié au football. Avec le recul, je réalise que ça prend vraiment beaucoup de place.

Vous forger un mental était-il le plus gros chantier de votre progression ?
C'était et ça reste la base de tout. La façon d'évoluer, de penser, de réfléchir, c'est très important quand tu arrives au haut niveau. Et bien gérer tout ça est vraiment ce qui te permet de t'améliorer. Ça ne passe pas forcément par un psychologue. Il faut déjà être très bien entourée. Sinon tu peux rester là où tu es, et tu penses que c'est une bonne chose. Alors que pas du tout. Il ne faut pas, non plus, avoir peur que l'on te dise que ça ne va pas. Et tu dois réussir à bien encaisser ces critiques. Avant, je n'avais pas beaucoup de personnes autour de moi pour porter un regard objectif sur mon attitude. Pour me dire « là tu déconnes », « là, tu ne déconnes pas ».

Qui y a-t-il dans votre entourage ?
Essentiellement des personnes extérieures au club. Mon agent *(César Mavacala)*, qui est comme un grand frère. Il y a des amis proches aussi, que je connais depuis toute petite.

Votre coéquipière et amie, Grace Geyoro, confiait il y a quelques années que vous aviez « un peu peur d'aller vers les gens » et donniez « l'image d'une personne froide, alors que Marie n'est pas du tout comme ça ». Pensez-vous avoir changé ?
On me dit que je suis beaucoup plus ouverte qu'avant. Ce n'est pas facile, compte tenu de ma nature. Je pense avoir l'air encore un peu fermée. On me l'a souvent reproché. Mais c'est beaucoup mieux. On peut croire que je m'en fous, que je suis tête en l'air, alors que pas du tout. Je suis concentrée comme n'importe quelle joueuse de haut niveau.

Vous avez amélioré quels aspects de votre jeu ?
Les déplacements, dans la surface adverse comme en dehors. J'ai appris à connaître mes partenaires, pour savoir à quel moment et comment elles me donneront le ballon. On croit souvent que mes coéquipières doivent s'adapter à moi, mais c'est plutôt l'inverse. On ne dirait pas comme ça, mais je retiens les centres qu'elles préfèrent, les passes qui leur conviennent. Et la mise en pratique est d'autant plus facile compte tenu des grandes joueuses avec lesquelles j'évolue en club et en équipe de France.

On vous voit décrocher, jouer en pivot. Cela fait cinq saisons que vous comptez autant de buts que de matches, mais en 2020-2021, vous avez réussi votre premier exercice à plus de 10 passes *(12)*. Êtes-vous désormais plus qu'une « simple » buteuse ? •••

L'objectif de l'attaquante, ici lors des éliminatoires du Mondial 2023 face au pays de Galles (2 – 0), en novembre, est “de briser la malédiction des quarts *(2009, 2013, 2017)*, puis d'aller le plus loin possible” dans l'épreuve.

Contre le Vietnam, Marie-Antoinette Katoto a porté à 25 son total de buts en sélection en seulement 30 capes.

Sebastien Bouet/L'Equipe

••• *(Elle sourit.)* Je ne connaissais même pas ces stats, elles me font plaisir ! Le jeu dos au but était l'un de mes axes de progression. À mon poste, le jeu sans ballon, la vision… C'est clé. J'ai été formée à l'INF Clairefontaine, où on demande beaucoup de participer au jeu quel que soit le poste, et ça paie. J'aime aussi beaucoup que mes coéquipières marquent. C'est un nouveau cap franchi dans ma carrière.

Avez-vous changé vos méthodes de travail pour améliorer votre profil technique ?
Oui, en dehors du terrain, j'ai réalisé que la préparation individuelle était très importante. Et sur le terrain, j'ai beaucoup travaillé l'aspect tactique dans les derniers mètres.

Vous avez déclaré vous inspirer de Kylian Mbappé, avec lequel vous avez une relation privilégiée. Que souhaiteriez-vous « copier » le plus chez lui ?
J'aimerais bien avoir sa confiance. Je lui en prendrais bien un petit peu. C'est une bonne chose d'en avoir, même si je n'aimerais pas vraiment en avoir autant que Kylian. Parce qu'il est comme ça, pas moi. C'est une question de nature, il a toujours su où il voulait aller, ce qu'il voulait faire. On se connaît bien. On a eu à peu près la même formation à Clairefontaine. C'est un très grand joueur, mais il n'a pas encore montré tout son potentiel. Moi non plus. Il a énormément progressé et il lui reste de la marge, il le sait. Je le sais aussi. On a encore, tous les deux, une énorme marge de progression. Mais la différence entre nous est la confiance.

Votre timidité vous empêche de l'afficher totalement ?
Je dirais plutôt que je suis réservée. Quand je fais une interview, je ne crains plus la personne en face. Je n'ai pas peur de vous. J'ai déjà bien évolué. Au début, j'étais timide et c'était compliqué pour les cérémonies de trophées. J'arrivais sur la pointe des pieds. Les discours, se montrer devant tout le monde, c'était compliqué. Heureusement, quand tu joues dans des grands stades, avec autant de monde pour te regarder, ça change la perception. •••

Éliminées en demi-finales de C1 pour la deuxième année consécutive, Marie-Antoinette Katoto, ici aux prises avec la Madrilène Rocio Galvez, et ses coéquipières du PSG se sont consolées en décrochant cette saison la Coupe de France (à droite) face à Yzeure (8-0).

••• Votre idole est une autre légende parisienne qui ne manquait pas d'assurance, Ronaldinho. Un futur axe de progression pourrait-il être de tenter des dribbles fous ?

Non. *(Rires.)* Lui, c'était dans sa nature. Il est unique, je n'essaierai pas de l'imiter. Pourtant, j'aime ce style. *(Elle réfléchit.)* En réalité, pourquoi pas ? Je tente parfois à l'entraînement, pas encore en matches.

Au PSG, la place accordée aux filles est-elle suffisante ?

Oui, même si on pourrait monter encore un peu plus. Les garçons restent les premiers, on ne veut pas prendre cette place-là. On souhaite aussi qu'ils aillent le plus loin possible en C1. On était très déçues après le match retour contre le Real *(1-3)*, ils l'étaient aussi pour nous *(après l'élimination en demies face à l'OL, 2-3, 1-2)*. On aimerait qu'ils la gagnent, et inversement.

La section féminine a laissé filer son titre de champion et a échoué aux portes de la finale en C1. Qu'est-ce qui vous a manqué cette saison ?

(Elle laisse un blanc.) Beaucoup de choses... Surtout de la tranquillité, un peu plus de soutien car on s'est senties un peu délaissées. Il a aussi manqué de communication entre le ressenti des joueuses et la direction du club.

Juste pour être certain, vous parlez bien de l'affaire Hamraoui* quand vous regrettez le manque de « tranquillité » ?

(Elle s'apprête à répondre, son agent claque trois fois des doigts, en lui lançant un regard insistant. Elle marque un temps d'arrêt avant d'obtempérer.) Si on veut, oui. On va dire ça...

Craignez-vous que cela puisse avoir les mêmes répercussions sur les Bleues ?

Non. Ça nous a fait du bien de nous retrouver à cette période-là. On rigolait, on passait du bon temps. C'est toujours un plaisir d'y être, c'est l'occasion de retrouver les amies de longue date que l'on voit moins, notamment celles qui évoluent à l'étranger.

Vous a-t-on reproché votre célébration commune avec Kadidiatou Diani, visant justement à soutenir Aminata Diallo *(les deux joueuses avaient mimé le A de « Aminata » devant Kheira Hamraoui, sur le banc, lors de la victoire contre les Pays-Bas, 3-1, en février)* ?

“Le PSG, je le sais, gagnera la Ligue des champions. Chez les filles et chez les garçons”

Pierre Lahalle/L'Équipe

Étienne Garnier/L'Équipe

(Son agent intervient, agacé : « S'il vous plaît, pas de question à ce sujet. » Comme nous insistons, la joueuse répond du bout des lèvres.) Oui et non… Les choses ont été dites en privé. Tout le monde sait pourquoi ça a été fait…

Vous êtes née à Colombes, vous portez les couleurs du PSG depuis vos débuts en pro. Vous y avez remporté une D1, une Coupe de France et atteint deux finales de Ligue des champions. Êtes-vous sûre d'être au meilleur endroit pour continuer à gagner des titres ?
J'en suis sûre. Le PSG, je le sais, gagnera la Ligue des champions. Chez les filles et chez les garçons. Au handball également.

Pourquoi prolonger jusqu'en 2025 ?
Il y a eu beaucoup de discussions. J'ai constaté que le PSG était prêt à avancer, à tout mettre de son côté pour aller dans la bonne direction. C'est mon objectif aussi. Donc c'est une fierté, une grande étape dans ma carrière. Je suis très heureuse, Paris est mon club de cœur et je suis un pur produit de la région parisienne. Je remercie le président Nasser al-Khelaïfi pour sa confiance, et parce qu'il a mandaté Antero Henrique *(directeur sportif de 2017 à 2019, récemment de retour dans un rôle non défini officiellement)* pour gérer ma prolongation.

"Dire que je n'ai pas hésité *(sur son avenir)*, ce serait mentir"

Quelles sont les choses que vous attendiez et qui vous ont convaincue de prolonger ?
Il y avait en effet quelques détails à régler, tout n'était pas fait pour qu'on soit dans de bonnes conditions. Il fallait vraiment avoir les garanties qu'on tourne la page des événements de la saison passée. Ce sont toutes les garanties qu'Antero, d'abord, et surtout le président nous ont données.

Les départs probables de certaines personnes à la tête de la section féminine, à savoir le manager général Ulrich Ramé et la coordinatrice Sophie Perrichon – dans la foulée de la mise à l'écart de l'entraîneur Didier Ollé-Nicolle –, faisaient-ils partie de vos conditions ?**
La direction du PSG est très intelligente, pour avoir réglé ces détails-là naturellement. On a toujours été ambitieuses, on a toujours été un grand club. C'était donc vraiment, vraiment dommage de laisser passer tout ça, et les dirigeants s'en sont rendu compte. C'est le principal. Maintenant, j'espère qu'on pourra avancer et, même si ce sera compliqué, qu'on ne regardera plus en arrière.

Pourquoi l'officialisation a-t-elle autant tardé ?
Il a fallu reprendre des dossiers, que tout se mette en place. On a été très patients, le club comme mon clan. C'était une situation délicate pour le PSG, qui se mettait des bâtons dans les roues en laissant passer du temps. On a pris le risque d'attendre jusqu'à la fin, et tout le monde va en sortir gagnant.

La question de votre avenir n'a pas été tranchée avant le début de la préparation pour l'Euro, comme le souhaitait Corinne Diacre…
La sélectionneuse a été au courant en temps et en heure de toutes les évolutions de la situation. On a eu une bonne gestion en interne, donc ça n'a pas forcément compliqué la préparation.

À quel point avez-vous hésité entre le PSG, Lyon et le FC Barcelone ?
Dire que je n'ai pas hésité, ce serait mentir. D'ailleurs, les échanges avec ces clubs ont été bons, je les en remercie. Il y a toujours eu du respect. Ils ont été au courant de ma décision dès qu'elle a été prise. Mais oui, du 1er janvier à début juin, j'ai imaginé •••

••• plusieurs possibilités, y compris celle d'un départ. Il y a eu des moments compliqués. Puis je me suis faite à l'idée que, du jour au lendemain, le PSG pouvait revenir, me dire : « OK, tout est bon, on avance. » Maintenant, je me sens au cœur d'un projet retrouvé, j'ai confiance en celui-ci.

Tous vos vœux ont-ils été exaucés ?
Il y a eu des échanges positifs, constructifs. Surtout vers la fin des négociations. C'est une bonne chose pour le club. Ce n'était pas un caprice de ma part. C'était réfléchi, voulu, pour le bien de tout le monde. C'est pour cela que je dis que les dirigeants ont été intelligents. Ils ont vu naturellement que quelque chose n'allait pas.

Vous êtes-vous inspirée de Kylian Mbappé, avec plusieurs propositions en main avant de vous décider ?
Non, pas vraiment. Ce n'est pas exactement la même situation personnelle. Il avait son idée, j'avais la mienne. De mon côté, le club a tout de suite été d'accord avec le projet que je voulais voir, qu'on voulait voir, moi, mes proches, et surtout mes coéquipières. Parce que je pense qu'on se perdait un peu, un peu beaucoup même. J'espère qu'on va bien se retrouver.

De quoi rêvez-vous pour les trois saisons à venir avec le PSG ?
Déjà, je souhaite qu'on soit heureuses. Heureuses de venir s'entraîner, de passer du temps ensemble, comme ça a pu être le cas par le passé, notamment l'année dernière avec le titre en Championnat. J'espère que ce sera un plaisir de faire notre métier, que ce ne sera plus une contrainte, qu'on ne parlera que du football. Je le veux de tout mon cœur. Pour le reste, pour le prochain staff, la prochaine direction, j'ai totale confiance. Les joueuses qui vont arriver, on saura bien les accueillir.

En attendant, voilà l'Euro. Cette génération française court toujours après un titre majeur. Pourquoi devrait-on croire aux chances des Bleues ?
(Elle réfléchit.) On a un bon groupe. Franchement, on s'entend mieux. Sur le terrain on se connaît plus, on s'est regardées récemment et on a réalisé qu'il n'y avait pas plus de trois joueuses qui n'avaient pas déjà joué avec la majorité du vestiaire. On essaiera de briser la malédiction des quarts de finale *(2009, 2013, 2017)*, puis d'aller le plus loin possible. Parce que cette équipe mérite un titre. Vraiment, avec toutes les filles de cette génération. Il y a beaucoup de talent en France.

Êtes-vous favorites ?
La France l'a toujours été, quelle que soit la compétition. On est une grande nation, donc ce serait mentir que de dire que nous ne le sommes pas.

Regardez-vous les performances d'Alexia Putellas *(Ballon d'Or 2021)* d'un œil inquiet dans la perspective d'une récompense personnelle ?
Forcément. On est toutes des ennemies de loin. Elle a mérité son trophée l'an passé, elle a beaucoup de qualités. Récupération, finition, dernière passe... Elle a tout. Après, des grandes joueuses, je peux en citer plein. Le Ballon d'Or se jouera vraiment à l'Euro. Beaucoup font une belle saison, moi aussi. La saison a été personnellement belle, sur le terrain en tout cas. Rendez-vous en juillet.

Le Ballon d'Or, vous y pensez ?
C'est un rêve. Déjà, en 2021, quand j'ai

"Ce n'était pas un caprice de ma part. C'était réfléchi, pour le bien de tout le monde"

appris que j'étais nommée, j'étais surprise, et surtout heureuse. Parce que le Ballon d'Or, c'est quelque chose que tu vois à la télé normalement. C'est réservé aux très grands joueurs. Donc, j'espère bien gratter beaucoup plus de places que l'année passée *(dix-huitième)*.

À combien estimez-vous vos chances si la France gagne l'Euro ?
(Elle rit puis marque vingt secondes d'arrêt.) Je pense que je me placerais dans les huit premières.

C'est frileux ça...
Oui, mais franchement au Ballon d'Or, on ne sait jamais. Ça dépend de plein de choses. De ta popularité, de ton image...

On refait cette interview en octobre avec le Ballon d'Or dans les mains ?
(Elle éclate de rire.) J'espère bien !" ● T. T.

* Affaire Hamraoui : le 4 novembre 2021, Kheira Hamraoui a été frappée à coups de barre de fer par deux hommes masqués, dans une rue de Chatou (Yvelines). Une information judiciaire pour des faits "d'association de malfaiteurs en vue de la préparation d'un délit" a été ouverte par la brigade de répression du banditisme de la PJ de Versailles. Aminata Diallo, qui conduisait la voiture dans laquelle se trouvait la victime, a été placée en garde à vue pendant trente-cinq heures, puis relâchée sans la moindre charge. Huit mois après, malgré de nombreuses auditions, aucun suspect n'a été mis en examen.

** Affaire Olié-Nicolle : le 24 mai, le coach Didier Olié-Nicolle a été écarté pour "des faits et propos inappropriés". Une information judiciaire pour agression sexuelle par personne ayant autorité" a été ouverte par le parquet de Versailles.

Making of

Lieu
Une loge du Parc des Princes.

Durée de l'entretien
Quarante-cinq minutes, plus vingt pour les photos, puis quinze au téléphone après sa prolongation au PSG.

Tenue
Ensemble noir et survêtement blanc.

Autres personnes présentes
Son agent, César Mavacala, en présence de l'attachée de presse de la section féminine du Paris-Saint-Germain, Juliette Carouge.

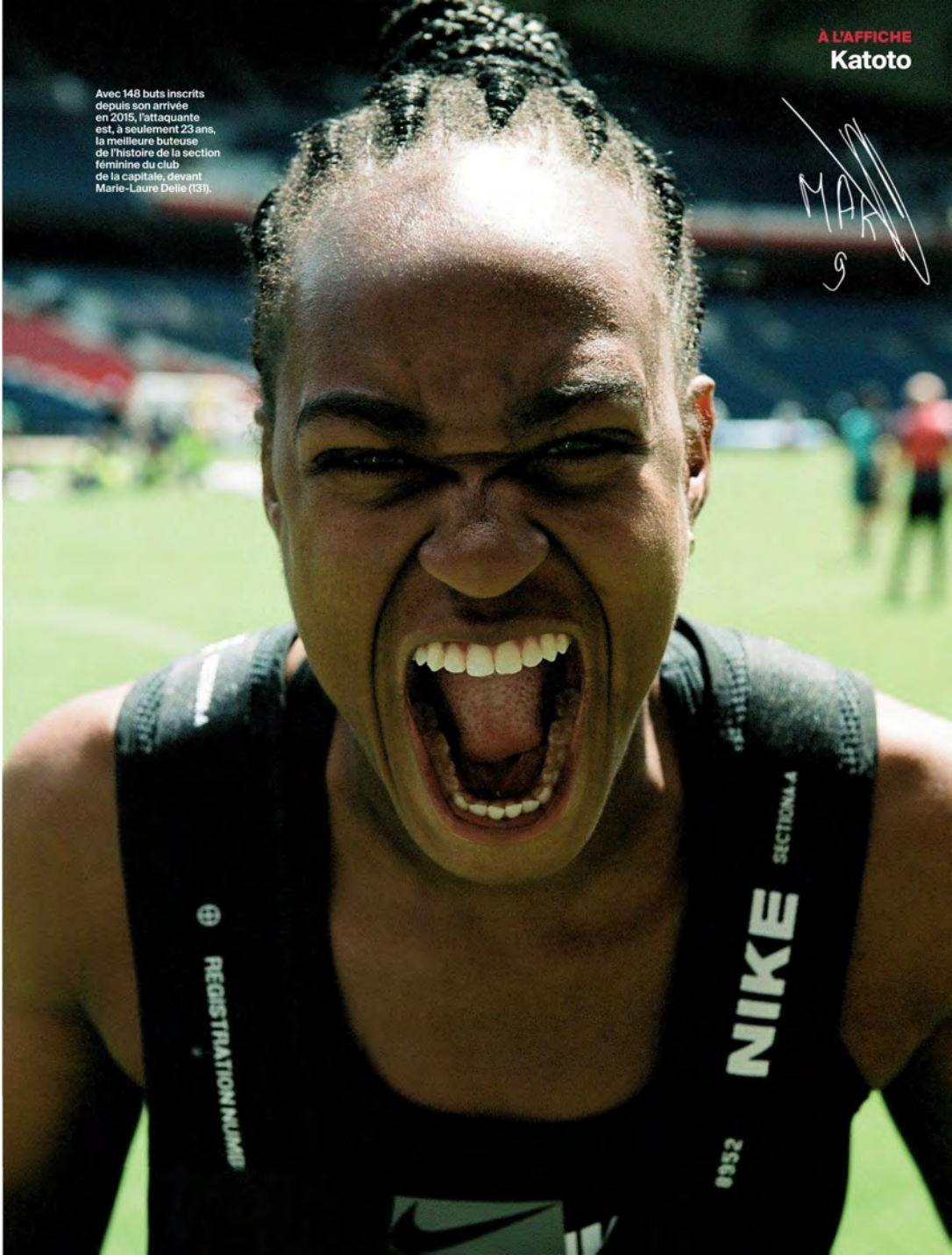
Niveau de connivence
Zéro, car c'était notre toute première rencontre avec Marie-Antoinette Katoto.

La note qu'elle se donne
"8/10. Ça va, ce n'est pas moi, non ?"

La note que *FF* lui donne
7/10. Pour sa bonne volonté évidente dans un exercice que l'attaquante apprécie peu.

La question que l'on a bien fait de ne pas lui poser
"Celle que l'on me pose tout le temps : « Comment faites-vous pour marquer des buts ? » Que voulez-vous que je réponde de bien à ça ?"

Les trois interviews qu'elle aimerait lire dans *FF*
"Ronaldinho, LeBron James et Ronaldo, le vrai. Même si Cristiano n'est pas mal non plus !"



Avec 148 buts inscrits depuis son arrivée en 2015, l'attaquante est, à seulement 23 ans, la meilleure buteuse de l'histoire de la section féminine du club de la capitale, devant Marie-Laure Delie (131).

CROISSANCE ET CARENCES

Alors que se déroule l'Euro en Angleterre, *France Football* recense quelques statistiques pour mesurer à l'échelle mondiale l'impact grandissant du foot féminin, mais aussi les progrès nécessaires afin d'assurer son développement.

Par Luca Demange (avec Théo Troude). Infographie Philippe Escoffier.

TOUJOURS PLUS DE LICENCIÉES

Le nombre de joueuses a plus que doublé depuis 2010 en France. Toutefois, en volume, la France reste loin derrière l'ogre américain, qui compte plus de 1,7 million d'affiliées.

Canada

1,52 %
de la population cible
289 000 licenciées
pour 18,91 millions de femmes

États-Unis

1,01 %
1 700 000 licenciées
pour 166,7 millions de femmes

France

0,56 %
197 779 licenciées
pour 35 millions de femmes
Selon le rapport de la FFF du 2 mars 2022, la France compte 197 779 licenciées (dont 163 717 joueuses, contre 141 279 un an plus tôt). En 2010-11, la FFF enregistrait moins de 90 000 licenciées.

Allemagne

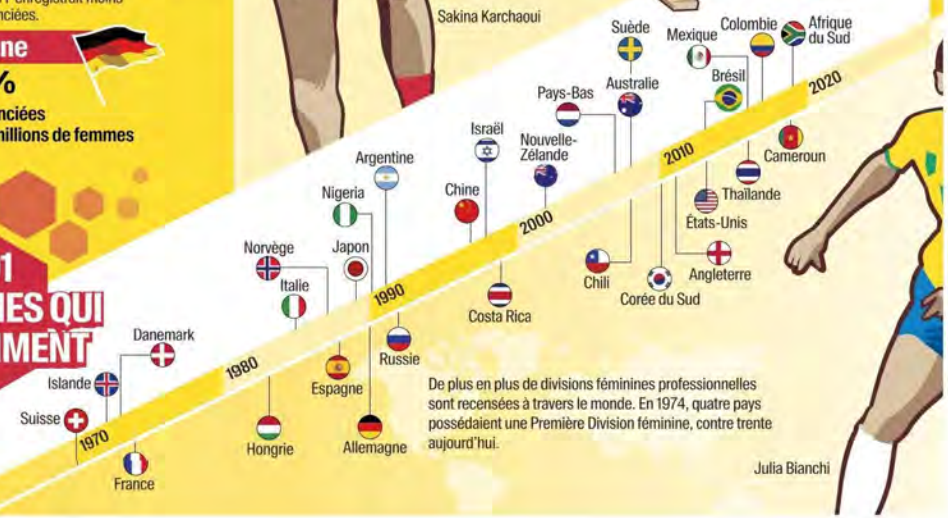
0,49 %
210 000 licenciées
pour 42,05 millions de femmes

2019, LA RÉFÉRENCE POUR LES AUDIENCES

Organisée en France à l'été 2019, la Coupe du monde femmes a contribué au boom du football féminin. Les Bleues ont été les reines de l'audimat en France.

Sakina Karchaoui

DES D1 FEMMES QUI ESSAIMENT



De plus en plus de divisions féminines professionnelles sont recensées à travers le monde. En 1974, quatre pays possédaient une Première Division féminine, contre trente aujourd'hui.

Julia Bianchi

DES AFFLUENCES RECORD

Champion d'Europe en 2021, finaliste en 2022, le FC Barcelone vient d'établir les deux meilleures affluences pour un match de foot féminin, au-delà des 90 000 spectateurs.

TOP 5 DES MEILLEURES AFFLUENCES

1. **91 648** — **FC Barcelone-VfL Wolfsburg,** demi-finales de C1, Camp Nou, Barcelone (Espagne), le 22 avril 2022
2. **91 553** — **FC Barcelone-Real Madrid,** quarts de finale de C1, Camp Nou, Barcelone (Espagne), le 30 mars 2022
3. **90 185** — **États-Unis - Chine,** finale de la Coupe du monde 1999, Rose Bowl, Pasadena (États-Unis), le 10 juillet 1999
4. **80 203** — **États-Unis - Japon,** finale des JO 2012, Wembley, Londres (Angleterre), le 9 août 2012
5. **77 768** — **Angleterre-Allemagne,** match amical, Wembley, Londres (Angleterre), le 9 novembre 2019

Alexia Putellas

UN PEU TROP DE FACTEURS LIMITANTS

Le football féminin a encore bien des axes de progression, que ce soit en termes de structuration, d'engouement ou de montant des droits télé. Actuellement, seuls 37 % des Championnats sont professionnels et trois quarts des rencontres diffusées rassemblent moins de 100 000 téléspectateurs...

FINANCES

70 % Soit la part des clubs en déficit. 22 % sont à l'équilibre et 8 % dégagent des bénéfices.

6 % Soit la part (infime) que représentent les droits télé dans les revenus des clubs.

13 % seulement des clubs génèrent plus de 1 million de dollars par an. Ces clubs-là obtiennent plus de 53 % de leurs revenus par le sponsoring.

STADES

13 % des équipes féminines jouent tous les matches dans le même stade que leurs homologues masculins.

11 % des ressources des clubs sont générées par la billetterie.

FÉMINISATION DES BANCS

3 pays dans le monde seulement ont plus de femmes entraîneurs que d'hommes dans les Championnats féminins (Angleterre, Corée du Sud et Afrique du Sud).
La France compte 18 % de femmes sur les bancs.
33 % des entraîneurs du monde du football féminin disposent d'une licence pro.

LE ROI LYON D'EUROPE

Sacrées en Ligue des champions pour la huitième fois en mai, les Lyonnaises figurent logiquement en tête du coefficient UEFA. Le PSG poursuit son ascension entamée ces dernières années.

1. Olympique Lyonnais (FRA) — 128,466
2. FC Barcelone (ESP) — 112,033
3. VfL Wolfsburg (ALL) — 102,133
4. Paris-SG (FRA) — 85,466
5. Bayern Munich (ALL) — 84,133
6. Chelsea (ANG) — 78
7. Manchester City (ANG) — 63
8. Slavia Prague (RTC) — 47,366
9. Atlético de Madrid (ESP) — 44,033
10. Arsenal (ANG) — 39

Wendie Renard

DES CHŒURS ORANGE

Finalistes de la dernière Coupe du monde et tenantes du titre continental, les Pays-Bas s'avancent à l'Euro poussés et suivis par des supporters uniques, qui marquent les esprits à chacun de leur passage.

Par Thomas Simon

Ils le pensent fort et le crient haut : "On est les meilleurs fans du monde." On le pense tout bas et on l'écrit ici : ils ont raison. Des bannières orange, des chapeaux orange, des têtes orange, des maillots orange, du vernis à ongles orange, des fesses orange, des claquettes-chaussettes orange, tout est orange et l'orange est partout, pétant, absorbant et obsédant. À ceux qui pourraient n'y voir qu'un défilé sacré et ritualisé, ils leur montrent une marée entièrement orangée qui en jette et en met plein les mirettes. Femmes, hommes, filles et garçons, familles et amis prennent possession de la ville qui les accueille, ils la peignent en même temps qu'ils la baignent. À ce moment précis, les rues qu'ils prennent leur appartiennent.

Il y a trois ans, à l'occasion du Mondial en France, où la sélection néerlandaise a atteint la finale (battue 2-0 par les États-Unis), Le Havre, Valenciennes, Reims ou encore Rennes étaient à eux l'espace d'une journée, mémorable. Aujourd'hui et demain, lors de l'Euro féminin anglais, où les Lionnes défendent leur titre continental, ce sera au tour de Sheffield et de Leigh, dans un premier temps, de foncer au feu orange, les yeux ouverts en grand, même si les facilités d'accès ne sont pas celles de 2019. Comme à chaque vague de déferlement, pour que chaque match soit une fête, le bus à impériale 100 % orange – arrivé par bateau avant la compétition – conduit par Frans Peeters ouvrira la route, sono à fond, sorte de phare permanent devant le cortège de centaines, de milliers de fans bataves, qui reprendront à l'unisson "naar links, naar rechts" (à gauche, à droite) en se déplaçant en sautant de façon synchronisée de chaque côté.

Euro 2009, le premier point de bascule

Avec son chapeau orange entouré d'un liseré aux couleurs du drapeau de son pays, Peter Houwer, tout juste sexagénaire, qui a chopé "le virus" en 2008, sera bien évidemment là parce ce qu'il est toujours là où l'équipe nationale féminine va. Lorsqu'il se présente à nous comme "de loin le plus grand fan des femmes néerlandaises", ce gaillard de Bolsward qui ne se sépare jamais de son sourire est déjà sur le sol britannique, à Leeds, pour le match amical de préparation entre ses protégées et l'Angleterre (défaite 1-5). Les joueuses, ce sont ses "héroïnes". Les rencontres et les tournois, ses fêtes, qu'il ne raterait pour rien au monde. Nadine Vaillant, prof de sport de 36 ans, ne sera pas loin. Elle •••

Pierre Lahalle/L'Équipe

Le 11 juin 2019, des milliers de supporters néerlandais rejoignaient le stade Océane du Havre pour soutenir les Lionnes qui affrontaient le Cameroun lors du premier tour de la Coupe du monde.

Découverte

Le lendemain du succès à domicile des Pays-Bas face au Danemark (4-2) à l'Euro 2017 (à droite), le peuple oranje était venu célébrer en nombre ses héroïnes à Utrecht (ci-dessus).

Peter Houwer (à gauche) suit les Lionnes lors de chaque déplacement, tout comme le bus à impériale 100 % orange (en bas) qui met une sacrée ambiance.

Malgré leur statut d'idoles aux Pays-Bas, les joueuses restent accessibles et entretiennent une grande proximité avec leurs fans, comme ici Jackie Groenen et Lieke Martens (en bas) avant une séance d'entraînement à Zeist.

Olaf Kraak/ ANP/Presse Sports - Pierre Lahalle/L'Équipe - Abbie Parr/Getty Images - Rico Brouwer/Soccrates/Getty Images

Avec les supporters néerlandais, l'ambiance reste toujours festive et bon enfant, comme ici au Havre après la rencontre des Oranje face au Cameroun (3-1).

Stéphane Mantey/L'Équipe

Une attitude ouverte et spontanée qui a été un véritable succès auprès du public

••• n'en manque pas une. Évidemment en France, proximité géographique oblige, à chaque fois que les Lionnes y viennent, mais aussi en Estonie, Slovénie, Turquie, Islande, Chypre, Slovaquie, elle les suit à la trace à travers le monde. Venue en Angleterre pour trois semaines et demie en voiture et caravane avec sa copine – "fan pas aussi folle" qu'elle – et leur chien, celle que l'on surnomme "Stuiterbal" (balle rebondissante) et pour qui le "oranjebus" envoie spécialement la chanson du même nom, transmettra son énergie communicative débordante. Ce qui l'anime et l'intéresse, c'est la "vibe". Elle parle avec amour de Vivianne Miedema, la "GOAT" (Greatest of all time), de Lieke Martens, mais surtout de Jackie Groenen, qu'elle a arbitrée lors d'un Championnat national de judo remporté dans la catégorie moins de 15 ans. À proximité de la fan zone, il y aura également Melvin Kaliey, avec ou sans le costume de la mascotte Kicky qu'il enfile parfois, tombé dedans il y a cinq ans. Tous s'accordent à dire que le point de bascule de cette popularité a remplacé celui d'interrogation en 2017, lors de l'Euro organisé et remporté par les Pays-Bas. Mais la journaliste Annemarie Postma, qui a écrit deux livres sur les Lionnes (*De Oranje Leeuwinnen* en 2017 et *Samen Sterk* en 2019) et qui couvre la compétition continentale de cet été pour le journal *NRC Handelsblad*, tient à souligner l'importance d'un événement antérieur qui a donné une première visibilité notable à la sélection féminine. "C'était en 2009, lorsque l'équipe a atteint les demi-finales de l'Euro en Finlande." À cette époque, ils sont à peine 200 à la suivre avec ferveur et, parmi eux, principalement des proches des joueuses. "Beaucoup de gens ont regardé le match *(face à l'Angleterre, 1-2 après prolongation)* à la télé *(794 000 téléspectateurs)* et certaines sont devenues les idoles d'une nouvelle génération de jeunes joueuses. Cette équipe s'est battue pour plus d'argent, un meilleur équipement et plus d'installations. Une bataille qui a été reprise par les victorieuses de 2017."

Le second instant clé et le véritable tournant. "Dès la première victoire dans le groupe *(1-0 face à la Norvège)*, les gens ont senti que quelque chose de spécial allait se produire, poursuit Postma. C'était la première fois qu'un grand tournoi était organisé pour le foot féminin chez nous. Le sport se développait depuis des années, et tout le monde – y compris le personnel et les joueurs – savait que s'il y avait un moment pour montrer au public de quoi cette équipe était capable, c'était ce moment-là. Les joueuses se sont présentées comme étant jeunes, drôles et pétillantes. Plaisantant devant la caméra, mais en même temps parlant très sérieusement de leur sport. Elles étaient bien conscientes de leur rôle de modèles. Ce mélange d'une attitude ouverte et spontanée, alliée au professionnalisme, a été un véritable succès auprès des adultes et des enfants."

Les hommes, eux, n'ont rien gagné depuis 1988, c'était il y a trop longtemps...

Une ferveur qui ne retombe pas

Cet élan, la Fédération néerlandaise a su le faire grandir notamment à travers plusieurs opérations de communication bien senties mettant en avant la proximité et l'accessibilité des joueuses auprès d'un public conquis, de plus en plus nombreux. Les cœurs s'emballent pour elles et rien, pour l'instant, n'indique une quelconque diminution de cette ferveur. Et s'il n'est pas question de les opposer aux garçons, on ne peut s'empêcher d'y penser et de se dire que, quand même, eux n'ont rien gagné depuis 1988, c'était il y a trop longtemps pour qu'on ne les associe pas à de la déception. Melvin, alors presque majeur au moment de ce premier sacre des femmes, a tout de suite été séduit.

En 2019, alors qu'il attend à Amsterdam son train pour Zeist, où a lieu le dernier entraînement ouvert au public avant le Mondial, il passe par la boutique de l'Ajax et y achète une barre chocolatée du club amstellodamois. Une fois arrivé sur place, il décide de l'offrir à Vivianne Miedema, dont l'attachement affectif à... Feyenoord est bien connu. Filmée, l'attaquante vedette des Lionnes repousse le cadeau et se marre : "Tu es allé l'acheter spécialement pour moi ? Alors, tu peux aussi la manger spécialement pour moi !" Cet été-là, il se tape plus de 4 000 bornes de voiture entre les Pays-Bas et la France pour assister à cinq des sept matches de la sélection. Depuis, il se débrouille pour vivre de près les aventures de celles qu'il appelle "notre fierté nationale", et sera bénévole pour les deux matches de poules à Bramall Lane. Après son passage et de tous ceux qui vont s'emparer de Sheffield pour la parer d'une couleur unique et la faire vibrer comme jamais, là aussi, c'est sûr, on dira une fois encore : l'orange lui va si bien. ● T. S.

LES DESSOUS CHICS (OU PAS) DES NÉGOS

Comment se déroulent les discussions autour des transferts pour aboutir à la signature d'un contrat ? Plongée dans des coulisses forcément pittoresques.

Par
Dave Appadoo et Nabil Djellit

Illustrations
Laura Acquaviva

Contrats

Pas sûr que Raymond Kopa ait imaginé tout cela. S'il a révolutionné le jeu, le Ballon d'Or 1958 a aussi bouleversé le fonctionnement même de son sport en menant la fronde au début des années 1960 en faveur du contrat à temps, les footballeurs français étant jusque-là liés à vie à leur club qui décidait seul du transfert d'un joueur. Plus de soixante ans plus tard, on est bien loin de ce fonctionnement unilatéral d'un autre âge et, depuis bien longtemps, les négociations autour des contrats de joueurs se révèlent être des batailles aussi féroces que subtiles. Depuis si longtemps que ça ? Installé dans un pub de Boulogne-Billancourt, Gervais Martel, ancien président du RC Lens, nous renseigne sur l'évolution des pratiques de ces vingt dernières années.

"Avant, on se connaissait tous. Les circuits étaient plus directs, donc on se mettait assez vite d'accord sur une offre qui fasse plaisir à toutes les parties. Aujourd'hui, ça négocie vraiment durement, sans affect, c'est beaucoup moins cordial. Alors OK, il y a le fossé générationnel, je veux bien l'admettre. Mais, plus globalement, tu sens que c'est plus nébuleux autour des joueurs, tu te retrouves à devoir discuter avec des mecs d'une vingtaine d'années qui « tiennent » le joueur, comme ils disent et, même s'ils n'ont pas de licence, ça ne pose pas de souci car ils ont un avocat qui viendra signer. Oui, c'est très différent de ce qu'on a pu connaître." Reste qu'un halo de mystère continue d'entourer ces moments de discussions qui peuvent aboutir rapidement, traîner en longueur ou achopper au dernier moment, sans que beaucoup de choses ne filtrent. Mais pourquoi autant de secret ?

La fuite, une stratégie bien usitée

"Déjà, la confidentialité est vraiment très importante, car une fuite avant la signature définitive peut déclencher des obstacles, nous explique l'agent Jerome Lancery. Comme une prise de position contraire en interne, ou une réaction un peu fraîche de supporters qui peut mettre le doute chez les dirigeants, etc." Pourtant, faire fuiter est aussi une stratégie largement usitée. "La presse, ça peut aider, les rumeurs peuvent participer à une stratégie de négos, convient encore Lancery. Mais attention aussi à bien maîtriser le jeu médiatique. Il arrive que des clubs mettent fin aux échanges après avoir lu des choses qui fuitaient car ça leur indique que, peut-être, ils vont avoir des complications plus tard avec le joueur en question et ses représentants."

Pour beaucoup, une bonne négociation commence bien en amont de ce que l'on pense. "L'une des premières approches est d'ordre football, nous souffle un agent très en vue. On va d'abord discuter du projet sportif, de ce que l'on souhaite mettre en place tactiquement et comment le joueur souhaité peut s'intégrer dans ce schéma, à quel point il peut s'épanouir dans cette animation, combien il va être performant et donc, valorisé." Mais le représentant doit également savoir être force de proposition. "Un agent doit bien connaître le profil de poste recherché pour solliciter un club à bon escient, complète notre interlocuteur. Certains ne se cassent pas trop la tête et envoient la liste de leurs joueurs sous contrat, et au club de voir si quelqu'un les intéresse. Moi, je pense qu'il vaut mieux envoyer une proposition ciblée car on gagne du temps dans la discussion et, surtout, ça indique au club qu'il y a un vrai intérêt de notre part, qu'on a pris le temps de nous renseigner en détail. En clair, on installe les conditions d'un a priori favorable."

"Tu te retrouves à devoir discuter avec des mecs d'une vingtaine d'années qui « tiennent » le joueur, comme ils disent" Gervais Martel, ancien président du RC Lens

Qu'il semble loin le temps où l'envoi d'une bonne vieille VHS suffisait à faire la quille. Et ne jamais oublier la bataille du temps. "Il faut être le maître des horloges, nous confirme Sébastien Larcier, ancien directeur sportif d'Angers. Notamment lors des prolongations de contrat. La deadline critique, c'est deux ans avant le terme. Ensuite, on bascule vers le spectre de la dernière année où l'une des deux parties n'a plus du tout la main et se trouve à la merci des desiderata de l'autre camp."

Eviter de donner le premier chiffre

Vient donc le moment où il faut commencer à parler chiffres, la plupart du temps en direct, dans un endroit sympa de préférence, l'*Hôtel Molitor* dans le XVI[e] arrondissement parisien étant le lieu privilégié du moment. Au préalable, l'agent a mené son enquête : grille salariale, enveloppe transfert globale, intérêt pour le joueur afin de le situer dans la hiérarchie ; tout est passé au scanner avant l'ouverture des discussions. Parfois, les agents ont sondé d'une part le directeur sportif et d'autre part le président car ils savent que certains dirigeants aiment se mêler des négociations par goût ou par ego. Et quand c'est le cas, ils ne sont pas toujours alignés sur leur directeur sportif. Souvent, un président propose davantage car il connaît moins le marché, une faille possible à exploiter.

Et un familier de ces rendez-vous de nous poser le décor : "Quand on commence à parler chiffres, il y a un enjeu important : tout faire pour ne pas être le premier à faire la première proposition. Quand des dirigeants se retrouvent face à un agent qu'ils ne connaissent pas vraiment, souvent ils le questionnent : « Combien tu veux pour ton joueur ? » C'est une façon de tester sa connaissance du marché, du club, de son joueur, et de lui faire abattre sa première carte. À l'inverse, pas mal d'agents font en sorte que ce soit le club qui pose le premier nombre, afin de savoir où les dirigeants situent le joueur, ce qui donne un indice sur leur état d'esprit, leur perception de l'agent, du joueur, de la place qu'ils veulent lui accorder dans le vestiaire, etc. Cette première offre « pour voir » va souvent être la boussole de la nego et du rapport de force."

Le terme est d'autant mieux choisi que l'approche de ces questions pécuniaires a terriblement évolué ces dernières années. La raison ? Une nouvelle génération d'intermédiaires dont les codes diffèrent radicalement de ceux de leurs aînés, comme le constate Sébastien Larcier. "Avant, les agents étaient beaucoup moins •••

••• nombreux, ils s'occupaient d'un joueur quasiment toute sa carrière ; il y avait moins l'urgence de signer un très gros contrat tout de suite. Par ailleurs, ils tenaient à préserver leur bonne relation avec les dirigeants dont ils étaient parfois très proches. Les discussions étaient donc très amicales, on retardait le plus tard possible le moment de parler chiffres. Sans doute aussi parce que la culture un peu plus traditionnelle des anciens agents n'était pas forcément très à l'aise avec ces discussions financières. Aujourd'hui, c'est une génération plus concurrentielle, dont la relation avec le joueur est souvent plus volatile. Ils vont donc très vite sur les questions pécuniaires, ils sont beaucoup plus décomplexés aussi. Peut-être également parce qu'ils viennent d'un milieu qui a emprunté pas mal de codes culturels américains où on a une approche plus directe des questions d'argent. Ça a ses avantages car on gagne du temps."

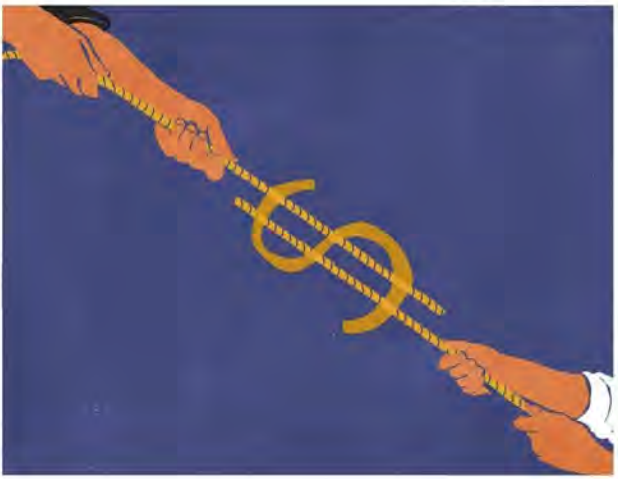
Quand Kita met le paquet

Et Larcier de poursuivre sur ce bras de fer plus sévère. "Pour contrebalancer un peu cette approche assez féroce, les clubs organisent une séduction préalable. Après avoir ciblé un joueur, le coach peut être amené à lui passer un coup de fil pour lui dire qu'il le suit depuis longtemps, qu'il aime tel et tel aspect de son jeu, en étant le plus spécifique possible pour bien montrer qu'il le connaît parfaitement. Une opération séduction par le foot pour donner envie au joueur de travailler à tout prix avec ce coach et donc de demander à ses représentants de faire le maximum pour trouver un accord avec le club, ce qui peut amener l'agent en question à devoir être davantage conciliant."

Au vrai, les clubs n'hésitent plus à recourir à des arguments "hors finances" pour prendre l'ascendant dans les discussions. Comme mettre en avant les structures – de plus en plus de clubs ayant des centres dernier cri –, les avantages de la ville, notamment pour la famille avec les écoles, les boutiques, les transports... Ou encore en présentant un projet de jeu hyper séduisant qui peut parfois prendre le pas sur des offres financières supérieures, à l'image de Seko Fofana emballé par la philosophie du RC Lens en 2020 alors que de plus gros clubs le sollicitaient. Mais, malgré tout cela, les agents, eux, ne sont pas là pour faire dans la dentelle et négocient absolument tout ce qui est possible : des classiques primes de performances (en fonction des stats, du nombre de victoires, présences, etc.), aux demandes les plus anecdotiques (la quantité de maillots non facturés à donner aux proches).

Dans cette surenchère de clauses et de primes, certaines sont retcquées par la LFP, comme celle récompensant le poids de forme d'un joueur, la Ligue ayant estimé ce dispositif discriminant sur le physique. Les échanges sont parfois sur le fil et peuvent échouer au dernier moment, parfois pour des raisons totalement improbables. Une star de Ligue 1 avait bien avancé avec le FC Nantes avant de fuir face aux sous-entendus du président Waldemar Kita lui

"Mieux vaut avoir des traces écrites de tout ce que l'on fait, histoire de pouvoir démontrer au joueur et à son entourage que l'on fait le job" Un agent



LE PACK FAMILLE

L'un des leviers improbables des négociations de contrats est d'inclure… la famille. On se souvient qu'en 2012 Chelsea avait joué la carte "famille nombreuse" pour arracher au LOSC Eden Hazard, alors convoité par l'Europe entière, en intégrant la venue du petit frère Thorgan (pour le prêter illico à Zulte-Waregem). Mais le petit Thorgan ayant rapidement gravi les échelons, personne n'y avait vu une manœuvre trop grossière des Blues. Depuis, on ne compte plus le nombre de "lots familiaux" suspects sur un plan sportif pour simplement obtenir la signature de la star souhaitée. Ainsi, en 2017, le Milan cède aux caprices de "Gigi" Donnarumma : l'une des conditions exigées par le joueur et son clan pour prolonger son contrat est le recrutement de son frère aîné, Antonio, gardien au CV obscur (Serie B au mieux) qui devient, à 27 ans, le troisième gardien du géant lombard. Parfois, ce genre de pratique peut permettre de doubler une concurrence plus forte. À l'image du Betis Séville qui, en 2019, offre un pont d'or à Nabil Fekir alors que le transfert du Lyonnais à Liverpool vient de tomber à l'eau. Si le club andalou parvient à ses fins, c'est aussi parce que ses dirigeants ont très bien étudié le dossier du champion du monde et ont eu la brillante idée d'inclure dans la transaction le petit frère, Yassin, anonyme pensionnaire du club rhodanien, aussitôt prêté en D2, à Cadix. Et, comme on ne change pas une tactique gagnante, lors des négociations avec l'international français en février dernier pour le prolonger jusqu'en 2026, le Betis n'a évidemment pas oublié de prolonger Yassin, lui aussi jusqu'en 2026. Parfois, le sens de la famille peut être très large. Pour achever de convaincre Ousmane Dembélé de quitter Rennes pour Dortmund, en 2017, le club de la Ruhr avait agrémenté sa proposition d'un contrat à l'attention du meilleur ami de Dembélé, Moustapha Diatta, pour faire le nombre en réserve. ● N. D.

proposant de lui offrir en complément les services de son autre activité (agrandissement de pénis). Et cet international français tout proche de signer à Arsenal il y a quelques années jusqu'au rendez-vous de trop avec le manager, refroidi par la présence d'amis disons peu engageants.

Pression et parts du gâteau

Mais, au-delà de ces épisodes, c'est la tension régnant désormais sur les échanges qui marque les interlocuteurs. Oh, bien sûr, il arrive qu'un Jorge Mendes prenne totalement le contrôle de la discussion, dans la plus grande courtoisie, sans pression mais sans aucune solution de recours possible pour le club, à l'image d'Angers contraint de prolonger Rayan Aït-Nouri à 100 000 € par mois juste après son contrat stagiaire pro, un montant totalement hors sol, mais avec la garantie de réaliser un gros transfert ensuite, en juillet 2021, grâce au réseau du super agent portugais (11,5 M€, hors bonus, à Wolverhampton en l'occurrence), sous peine de le voir partir libre en cas de refus.

Mais pour "l'ordinaire" d'une négo, les discussions se déroulent dans une atmosphère parfois bien différente. Déjà parce que, de plus en plus, les agents subissent une pression nouvelle : celle des membres de la famille. "Ils sont beaucoup plus demandeurs de savoir où en sont les choses, analyse un intermédiaire francilien en vogue. Auparavant ils s'en mêlaient beaucoup moins. D'autant qu'il y a chez eux une méconnaissance du milieu qui fait que beaucoup ne comprennent pas pourquoi les choses prennent du temps, pourquoi on ne demande pas davantage, etc. D'une manière générale, mieux vaut avoir des traces écrites de tout ce que l'on fait, histoire de pouvoir démontrer au joueur et à son entourage que l'on fait le job, qu'il y a un process. Toujours tenir la famille éloignée mais informée, c'est la clé."

Et Jerome Lancery de compléter : "L'autre élément qui peut venir mettre le bazar, c'est l'apparition en cours de discussion de « nouveaux » représentants, parfois sollicités oralement par le joueur alors qu'il a déjà mandaté d'autres agents. Une fois, un joueur a même voulu me confier son dossier avec un message vidéo en guise de mandat alors qu'il avait un engagement écrit avec un autre intermédiaire." Et Gervais Martel, un brin nostalgique, de convoquer un dernier souvenir, en guise de contre-pied. "Pour Raphaël Varane, on s'était mis d'accord avec le Real Madrid sur 10 M€, plus des bonus, dont un demi-million en cas de victoire en Ligue des champions au bout d'un certain nombre d'années. Et il se trouve qu'il manquait une saison lors d'un de ses succès en C1. J'écris à Florentino Pérez, le félicite pour ce trophée et lui glisse que c'est vraiment dommage pour nous car, à une saison près, on touchait le bonus. Quelques jours plus tard, le RC Lens recevait un chèque de 500 000 €!" Même après le gong, il est possible de négocier. ● D. A. et N. D.

HAISE, MONSIEUR VIN SUR VIN

Passionné par l'univers du vin, l'entraîneur du RC Lens, surnommé "l'œnologue" par ses amis, profite de ses vacances pour rendre visite à des producteurs tout en se montrant redoutable lors des dégustations à l'aveugle.

Par
Théo Troude, à Arras

Photos
Sébastien Boué/L'Équipe

La dégustation à l'aveugle est le seul terrain sur lequel Franck Haise ne perd jamais. Même à quarante-huit heures d'un choc pour l'Europe face à Monaco, ultime journée de Ligue 1 (2-2, le 21 mai). Ici, à la table de son caviste préféré, privé de réseau téléphonique, l'entraîneur oublie le football. Trois secondes pour sentir, quatre pour savourer, puis l'analyse d'un vin blanc peut débuter. "C'est une région de soleil, mais il y a de la fraîcheur en bouche. C'est équilibré et gourmand. Un assemblage de deux cépages. Il y a du Languedoc là-dedans. Sûrement vermentino. Et l'autre est très aromatique. Viognier ?"

Debout, en face, Bertrand Lejeune nous lance un regard désabusé, en dévoilant une bouteille de côtes-de-thongue. "Oui, c'est ça, lâche le responsable de l'établissement *La Dame Jeanne*, à Arras. Ce niveau-là, ce n'est juste pas possible... Je rappelle qu'il y a 250 variétés de raisin en France, ce qu'on appelle des cépages. Cela fait huit ans qu'on a ouvert avec Céline, mon épouse, et Franck fait partie de notre top 3 en dégustation." Une première victoire pour le coach après seulement dix minutes sur place. "Ah, bah, on n'est pas là pour rigoler !", répond ce client particulier, présent une fois tous les deux mois. •••

Lorsqu'il a intégré l'effectif pro de Rouen, Frank Haise a pu assouvir (avec modération) sa passion pour le vin lors des mises au vert. Chez son caviste Bertrand Lejeune (ci-dessous), à Arras, le coach lensois se montre intraitable en matière de dégustation. Le Normand dispose également de sa propre cave, particulièrement bien ordonnée, où sont disposées ses quelque 700 bouteilles.

••• Le vin rouge ne résiste pas non plus. "Puissance, épices et poivre", ont permis à Haise de reconnaître la syrah, cépage caractéristique du côtes-du-rhône. Le technicien de 51 ans ne vient pourtant pas d'une région viticole mais de Normandie. "Mon premier lien avec le vin remonte à mon grand-père paternel. Dans les années 1960-1970, c'était le premier crémier de la région de Rouen à posséder un corner des vins Nicolas. Et, avec mes cousins, on faisait des parties de cache-cache dans les caves où il faisait vieillir son fromage. Où il y avait, aussi, des tonneaux."

Un verre avant chaque match

Les bases sont posées, la passion naîtra une fois le palais affiné. "Au moment où j'ai intégré les pros du FC Rouen, à 18 ans, il y avait une petite tradition, se souvient l'ancien milieu de terrain. Les veilles de match de D2, le staff et les joueurs partageaient toujours une bouteille lors des mises au vert. Et au même moment, ma mère s'est remise en couple, avec un homme qui appréciait l'œnologie. J'ai commencé à goûter, et surtout à lire. Je me suis abonné à *la Revue du vin de France*."

Les premières foires au vin sont un bonheur, puis Haise achète ses premières bouteilles... le matin d'un match. "On joue à Louhans-Cuiseaux, en 1991, j'ai 20 ans. On fait une promenade classique. Sauf qu'on est à côté de Chalon-sur-Saône, un coin plutôt pas mal quand on parle de vin. On s'est arrêtés dans une cave, et j'ai acheté un mercurey du domaine Yves et Loïc de Suremain. Je l'ai encore en tête. La passion est devenue tellement forte, j'avais déjà appris tant de choses que je choisissais le vin pour le vestiaire."

C'est à Laval, où Franck Haise débarque en 1995, que l'amour du terroir trouvera une nouvelle dimension. "J'ai rencontré un caviste qui venait d'ouvrir, Hubert Notais. C'était juste en bas de ma rue. On s'entraînait souvent le matin, je faisais une sieste de 14 heures à 15 heures, et j'y passais trois après-midi par semaine, pendant trois heures. On ne dégustait pas avant le week-end, parce que j'étais sportif de haut niveau, il ne faut pas abuser des bonnes choses. Mais on parlait. On est devenus amis, puis on a créé "le club des vin(gt)s".

"Vivre sans le foot m'embêterait, mais sans le vin aussi"

Par rapport au vin, et parce qu'on ne voulait pas être plus de vingt. On avait un boucher-charcutier. Parce qu'un vin ne se boit pas seul, dans tous les sens du terme."

Le premier caviste-joueur

Et, fait méconnu de sa carrière, Franck Haise est devenu caviste-joueur. "Hubert s'en allait parfois déguster. Il partait deux jours, la cave restait ouverte. C'est moi qui la gérais. Je faisais le boulot du caviste, alors que j'étais joueur professionnel. Les clients fidèles avaient l'habitude de me voir. Je leur disais juste une chose : je vous conseille sur ce que vous voulez, je vous encaisse, mais ne me demandez pas de papier cadeau, je ne sais pas faire." Le Normand est alors sur le point d'ouvrir un bar à vin avec son ami. "On avait réfléchi à tout, mais je voulais entraîner."

Sa carrière de joueur s'achèvera finalement par deux années à Angers, de 2002 à 2004. Enfin une terre viticole. Forcément, Haise en a profité. "La première saison, on a été champions de National. J'ai emmené toute l'équipe chez Claude Papin, un viticulteur qui produisait du savennières, du coteaux-du-layon, de l'anjou. En cours de saison, déjà, j'avais organisé une dégustation. Les gars s'en souviennent encore."

À cette époque, les deux enfants du tacticien sont encore en bas âge. Les vacances se déroulent alors en France. Une aubaine. "Le Rhône, Bandol, Collioure, le Bordelais... Il y avait toujours la visite d'un ou deux producteurs au programme." Le calendrier de l'été 2022 est établi dans cette lignée. Dès le Championnat terminé, Franck Haise est parti en Bretagne, chez des cavistes de Dinard devenus des amis. "On arrive dimanche soir avec mon épouse, on ne dépose même pas les valises, on va chez eux." Puis il s'est envolé pour le Canada, où réside sa fille Lola, 23 ans. Le vin toujours à l'esprit. "Il font de bons chardonnays. Et comme je déguste surtout du vin français, je m'ouvrirai à l'étranger. Il ne faut pas avoir qu'une religion !"

Jusqu'à 1 200 bouteilles à la maison

Au fil des clubs, "l'œnologue" s'est créé une cave à la hauteur de sa réputation. "À la fin de ma carrière, j'avais 1200 bouteilles. Aujourd'hui, j'en ai 700, plus une cinquantaine de grands formats." Un trésor qu'il faut forcément gérer. "Maël, mon cadet *(défenseur au niveau universitaire, aux États-Unis)*, déguste depuis peu. Il a 20 ans. Il faudra bien qu'il s'occupe un jour de ma cave quand je ne serai plus là !"

"Je vous conseille, je vous encaisse, mais ne me demandez pas de papier cadeau, je ne sais pas faire"

Niveau tactique, celle-ci est aussi bien organisée que le 3-4-1-2 lensois. "Il y a quatre murs. J'en ai trois, mon beau-père en a un, et au milieu on a construit une allée, dont chacun a obtenu un côté. Celui de gauche, c'est pour les vins de l'Ouest : Loire, Bordeaux, quelques vins étrangers. Il y a ensuite le coin pour les grands formats. Un pour les liquoreux, un autre pour les Loire secs, parce que j'aime beaucoup le chenin, le sauvignon, le sancerre, le muscadet. Le mur du fond à droite, ce ne sont que des blancs : riesling, jurançon, vins du Jura, de Savoie. Et l'allée centrale, c'est toute la partie Est : Languedoc-Roussillon, Provence, parce que j'aime beaucoup Bandol. Et surtout le châteauneuf-du-pape, que j'adore pardessus tout."

La collection sera peut-être agrémentée de bières, une spécialité que Franck Haise a appris à aimer à Lens, depuis 2017. "Je n'en buvais pas du tout avant. Puis j'ai goûté mes premières triples *(plus fortes en malt)*. Elles ont du caractère, du fruit, elles sont riches. Bon, quand tu en as bu trois ou quatre, il faut calmer le jeu. Mais de temps en temps, que c'est bon !"

Et dans le vestiaire, sa passion pour le vin n'est pas un cas isolé. "Jean-Louis Leca, Corentin Jean et quelques autres s'intéressent eux aussi à l'œnologie. Pour l'instant, on ne fait qu'en discuter. Mais on dégustera peut-être un jour, si on se qualifie pour une Coupe d'Europe." De quoi motiver une équipe passée proche ces deux dernières saisons, septième à chaque fois : "Si on y arrive, il n'y aura pas qu'une bouteille..."

Une fois ses objectifs atteints, l'entraîneur pourrait se rapprocher des vignes. "Vivre sans le foot m'embêterait, mais sans le vin, tout autant. Avec le temps, il y a des choses sur lesquelles je ne transigerai pas, donc je déciderai peut-être d'arrêter. J'ai déjà pensé à reprendre un vignoble. Ce serait exceptionnel. Mais ça nécessite des investissements colossaux. Si ça ne se fait pas, je prendrai ma retraite et j'irai déguster à Dinard." ● T. T.

L'abus d'alcool est dangereux pour la santé. À consommer avec modération.

Autoportrait

JAN OBLAK
"JE N'AI JAMAIS VOULU FAIRE LE SHOW"

Très discret au point de ne quasiment jamais accorder d'interview, le gardien slovène de l'Atlético Madrid, référence depuis bientôt dix ans, fait une exception pour *FF*. Il décrypte son parcours, son caractère et son style.

Par
Thymoté Pinon, à Madrid

Photos
Étienne Garnier/L'Équipe

Autoportrait

Pour Oblak, c'est lors de sa saison au Benfica (ici lors de la finale de C3 2014 perdue face au Séville FC) qu'il estime avoir franchi un cap.

Mes contre-la-montre à vélo

"50 km par jour pour aller m'entraîner"

"Le centre d'entraînement de mon club de toujours, l'Olimpija Ljubljana, se situe à environ 25 km de là où j'ai grandi, à Skofja Loka *(Slovénie)*. Dès mes 10 ans et à chaque fois que mes parents travaillaient, je me rendais à l'entraînement en vélo. Je parcourais donc très régulièrement 50 km. Avec, à chaque fois, la volonté de battre mon record. Quitte à arriver exténué, à ne presque pas pouvoir m'entraîner tellement mes jambes me brûlaient. Cela illustre bien ma personnalité : je suis toujours à fond, je veux toujours progresser. J'imagine que cela sonnera trop extrême aux yeux de certains. D'autant que lorsque je ne m'entraînais pas bien, Bozo Skerl, le coach qui a le plus compté pour moi lors de ma formation, me demandait de rentrer prématurément à la maison. Alors que je venais tout juste de faire la route ! Mais je ne changerais l'éducation et la formation que j'ai reçues pour rien au monde. J'aimerais que tous les petits puissent vivre la même enfance. C'était un parfait équilibre."

Mes débuts pro à 16 ans

"Après la banqueroute, nous ne sommes que trois à rester"

"Mon début en équipe première, à l'âge de 16 ans, est un petit concours de circonstances. Lorsque le club a fait banqueroute, en 2005, nous ne sommes que trois joueurs à être restés à l'Olimpija. Toutes les équipes avaient été rétrogradées au niveau le plus bas de leurs catégories. J'ai décidé de rester puis j'ai participé à chacune des remontées, des U14 à celle de l'équipe première. Ce n'est pas pour souligner mon rôle personnel que je raconte ça mais parce que je pense que je n'aurais peut-être pas percé, ni eu ma chance aussi tôt dans une équipe première, si j'avais quitté mon club de cœur. Pourquoi suis-je resté ? Je crois que cela tient à la manière dont on m'a éduqué. Je sentais qu'il ne fallait pas quitter le navire, que ce n'était pas la décision que je devais prendre. Je ne me voyais pas leur faire ça. Et le temps m'a donné raison car le club a très vite et bien rebondi. De mon côté, j'étais déjà prêt à faire partie des meilleurs."

Mes rêves de Big 5

"Pas toujours facile quand tu viens de Slovénie"

"Petit, je rêvais de jouer pour l'équipe première de mon club, bien sûr. Une fois que j'ai atteint cet objectif, j'ai réalisé que je pouvais aller plus haut. J'ai senti que j'avais assez de talent, de passion et de force intérieure pour ça. Physiquement, j'étais déjà très grand. À deux ou trois centimètres près, je devais faire la même taille *(1,88 m)*. Je devais peser 10 kg de moins, en revanche. *(Il rit.)* Mais mon corps était en tout cas adapté au niveau professionnel. Même chose au niveau mental, en fait. Oui, à 15 ou 16 ans, j'étais paré physiquement et mentalement à faire carrière. C'est surtout ça qui fait la différence : la maturité. Dans ma tête, le niveau européen me semblait

"À 15 ou 16 ans, j'étais paré physiquement et mentalement à faire carrière"

Cette saison, Jan Oblak et l'Atlético ont éliminé Manchester United en huitièmes de finale de la Ligue des champions (1-1, 1-0).

Le Slovène est très fier que son petit pays ait produit autant de grands champions dans différents sports.

Jan Oblak
29 ans. Né le 7 janvier 1993, à Skofja Loka (Slovénie). 1,88 m ; 87 kg. Gardien. International slovène (50 sélections).

Parcours
Olimpija Ljubljana (2009-2010), Benfica (2010-2014 avec quatre prêts à Beira-Mar, Olhanense, Leiria et Rio Ave), Atlético de Madrid (depuis 2014).

Palmarès
Supercoupe d'Europe 2018 ; Ligue Europa 2018 ; Championnat d'Espagne 2021 ; Championnat du Portugal 2014 ; Championnat de D2 slovène 2010 ; Supercoupe d'Espagne 2014 ; Coupe de la Ligue du Portugal 2014

déjà atteignable. Ce qui me permet de dire ça, c'est que je n'ai pas l'impression d'avoir beaucoup changé depuis cette époque. Ce n'est pourtant pas toujours facile quand tu viens de Slovénie. Mais je savais, au fond de moi, que j'avais des choses à montrer à une plus grande échelle encore que celle de mon pays."

Mes montagnes russes portugaises

"J'ai joué latéral droit en pré-saison"

"En Slovénie, je n'ai joué qu'une seule année pour l'équipe première et ça s'est passé comme dans un rêve. Au Portugal, ça a été... difficile. Le premier prêt, notamment *(NDLR : dès son arrivée à Benfica, Oblak a été prêté à Beira-Mar et n'y a joué que deux matches durant toute la saison 2010-2011)*. Quand vous voyez que vous êtes là uniquement pour faire le nombre, c'est dur. Je me souviens avoir joué latéral droit durant la pré-saison... *(Il sourit.)* J'allais de prêt en prêt et, parfois, les coaches ne savaient même pas si j'étais un gardien ou un buteur. Ce changement de statut, par rapport à celui que j'avais dans mon pays, a été dur à accepter. La période la plus délicate, ça a été ce prêt à Leiria. Le football portugais traversait, à ce moment-là, une vraie crise. Il y avait des coupures d'électricité, des douches froides. On a même joué un match de Championnat avec sept joueurs de champ, à cause de salaires impayés ! Mais au moins je rejouais. Et pas comme latéral droit ! *(Il se marre.)*"

Mon éclosion au Benfica

"Je ne voulais plus être prêté, c'était mon tour"

"Lors de ma troisième saison au Portugal, les choses ont pris une tournure positive. Benfica m'a prêté à Rio Ave et j'ai pu y enchaîner les matches, avec un coach qui me faisait confiance. À la fin de cette saison-là *(à 20 ans)*, j'étais prêt à revenir par la grande porte. Je savais que plus rien ne m'arrêterait. J'ai fait savoir à Benfica que je ne voulais plus être prêté, que c'était mon tour. Cela m'importait peu de savoir si les dirigeants voulaient que je reste ou non. Je crois que j'ai toujours été lucide envers moi-même. Le recul au sujet de vos performances, c'est ce qui doit vous permettre de foncer ou non. Là, je savais. Au départ, je ne jouais pas mais à partir de décembre, c'était parti. Nous avons remporté trois titres et joué la finale de la Ligue Europa *(en 2014, perdue contre le Séville FC, 0-0, 2 t.a.b. à 4)*. Ma vie venait de changer pour de bon. Je suis reconnaissant : c'est à Lisbonne que j'ai fini ma croissance."

Mes débuts compliqués à l'Atlético Madrid

"Après ce que j'avais vécu au Portugal..."

"L'Atlético venait d'être sacré champion *(2014)* et Courtois s'en allait à Chelsea. À ce moment-là, la Liga était probablement le meilleur des Championnats. J'allais me confronter à Messi et Cristiano Ronaldo. Bref, tout était réuni. Mais, après deux ou trois entraînements, je me suis retrouvé sur le flanc, blessé. Angel Moya, qui était également arrivé durant le mercato et qui est désormais un très bon ami, a commencé à jouer... Et à bien jouer ! C'était difficile, mais après ce que j'avais vécu au Portugal, je savais très bien que mon moment allait arriver. C'est ce qui fait la particularité de notre poste : quand vous êtes gardien, •••

••• les opportunités ne se présentent pas très souvent. Mais cela signifie que lorsque vous parvenez à gagner votre place, votre concurrent n'a pas énormément d'occasions de la reprendre. La preuve. *(Il sourit.)*"

Mon style tout en sobriété
"Faire croire à l'équipe que tout est facile"

"Le plus important, c'est le positionnement. En tribunes, les gens ont tendance à penser que le meilleur gardien de but est celui qui réalise des parades spectaculaires. Je ne pense pas que ce soit toujours vrai. Il arrive régulièrement qu'un dernier rempart brille car il n'était pas bien placé au départ de l'action. Si vous êtes positionné de la meilleure des façons, vous n'aurez pas à effectuer des choses exceptionnelles si souvent que cela. Selon moi, c'est la chose la plus importante – mais également la plus difficile – pour un gardien de but : donner l'impression à son équipe d'être en contrôle. Donc, plus je suis dans l'anticipation, mieux c'est. C'est fondamental : je dois montrer aux gars, ou leur faire croire *(il sourit)*, que tout est facile. Je cherche constamment à transmettre cette sensation de confiance à mes coéquipiers."

Mon club et ses détracteurs
"Quand on gagne, il y a moins de débats"

"Le joueur qui arrive à l'Atlético Madrid en ayant un style différent dans ses bagages, il doit vite acquérir la mentalité colchonero. Sinon, il va cirer le banc de touche. Je sais, certains disent que nous ne jouons pas toujours très bien. Mais les gens s'interrogent, surtout quand on perd. Quand on gagne, il y a moins de débats. On en revient toujours au même : tout ce qui compte, à la fin, c'est le résultat. Notre plan, c'est gagner. Ça supplante tout. Quand vous jouez dans le même Championnat que le Real Madrid et le FC Barce-

"Petit, je voulais que personne ne remarque mon boulot"

Au bout de deux matches très tendus, l'Atlético a cédé en quarts de finale de la Ligue des champions face à Manchester City (1-0, 0-0).

lone, deux clubs qui possèdent plus de ressources que vous, ce n'est pas toujours facile de finir tout en haut. Donc, que faites-vous ? Vous adaptez votre style pour être le plus efficace possible, pour vous mêler à la lutte. On ne s'en est pas trop mal sortis, non ? Cela fait huit ans que je suis ici et je crois qu'on a accompli de grandes choses."

Mon image publique
"C'est notre monde qui est comme ça"

"Je suis comme ça depuis le départ ! Je n'ai jamais voulu faire le show. Vous savez, la plupart des enfants ont tendance à vouloir plonger, se jeter au sol, se montrer. Et je ne le reprocherai jamais à un petit. Mais, moi, je voulais déjà que ça paraisse facile, propre. Pour le dire autrement : que personne ne remarque vraiment le boulot que je faisais. Ça doit avoir quelque chose à voir avec ma personnalité. Oui, voilà, je suis né comme ça. Mais attention : je ne jugerai jamais ceux qui sont plus spectaculaires que moi ! Si c'est leur style, qu'ils sont à l'aise avec, c'est parfait. C'est notre monde qui est comme ça, qui veut qu'on les remarque plus. Ce qui est certain, c'est que je ne changerai jamais. Quand bien même cela pourrait me procurer davantage de reconnaissance. Ce ne serait pas moi. Ce qui compte, c'est de pouvoir être fier de soi et que vos parents puissent reconnaître chez vous, des années après, les valeurs qu'ils vous ont inculquées. Le reste..."

Mon agent, mon frère
"On profite ensemble de ce voyage"

"Vous connaissez cette industrie, non ? Vous savez à quel point ce n'est pas toujours le terrain qui permet à tel ou tel joueur d'atterrir dans tel ou tel club. Parfois, les choses sont plus... complexes. Je l'ai appris à mes dépens au Portugal, quand tout était compliqué. Mais mon agent Miha *(Mlakar)* et mes proches étaient déjà là, l'ont toujours été, et je savais que mon heure finirait par arriver, sans que cela passe par un changement d'entourage. Avec mon représentant, on a une relation incroyable, qui dépasse largement le cadre professionnel. On profite ensemble de ce voyage dans le monde du football."

Mon petit pays
"J'adorerais rassembler les gens le temps d'un été"

"Il y a une vraie culture sportive en Slovénie. Et je suis super fier de voir de grands noms issus de notre petit pays. En cyclisme *(Pogacar, Roglic, Mohoric)*, en basket *(Doncic, Dragic)*, en hockey *(Kopitar)*... C'est cool de voir des gens d'ici réussir au plus haut niveau. Je suis régulièrement en contact avec Luka Doncic. Il a joué ici, à Madrid, pendant quelques années et on a passé pas mal de temps ensemble. De manière générale, j'adore échanger avec des gens qui pratiquent un autre sport. Il y a toujours des choses à emprunter. Ce sont des détails qui t'aident à devenir un meilleur athlète. Ça me fait mal de penser que je n'ai encore jamais atteint quelque chose de grand avec mon équipe nationale. J'adorerais qu'on puisse, nous aussi, rassembler les gens le temps d'un été. Je me souviens très bien de l'état dans lequel j'étais quand, petit, je voyais notre équipe nationale disputer l'Euro ou la Coupe du monde. J'ai envie de procurer ça à mon tour. Je ne peux pas dire quand, mais je suis sûr que ça va arriver. J'y crois." ● T. P.

GONZALO HIGUAIN

COUCHER DE SOLEIL À MIAMI

Exilé à l'Inter Miami depuis bientôt deux ans, l'attaquant argentin connaît des hauts et des bas en MLS. À bientôt 35 ans, il réfléchit à arrêter sa carrière, fatigué par le monde du football.

Par
Maxime Aubin, à Fort Lauderdale

Photos
Alexander Aguiar/L'Équipe

À L'AFFICHE
Higuain

Forcément moins rapide avec l'âge, Gonzalo Higuain possède toujours une frappe puissante. Cette année, il n'est que le troisième attaquant le plus utilisé au sein de son club.

Vu du ciel, Fort Lauderdale a des airs de Venise. Cette banlieue cossue située au nord de Miami en Floride est traversée par plus de 200 km de canaux navigables. Ne cherchez pas les gondoles en revanche, les habitants font plutôt dans le yacht rutilant et le jet-ski. Il y en aurait 50 000 dans les eaux de la ville. Après avoir atterri sur le tarmac, il faut s'éloigner de l'aéroport et des grands axes autoroutiers pour apprécier ce décor de carte postale : des plages de sable blanc qui donnent sur l'océan Atlantique, des palmiers à tous les coins de rue et une végétation luxuriante, le tout sous 25 °C et 250 jours d'ensoleillement par an.

C'est ici que Gonzalo Higuain a posé ses valises, il y a bientôt deux ans. Après une carrière à succès de quatorze ans en Europe qui l'a emmené du Real Madrid à la Juventus en passant par Naples, l'AC Milan et Chelsea, il a rejoint en septembre 2020 l'Inter Miami, le nouveau club de David Beckham, fondé deux ans plus tôt.

L'homme aux 75 sélections et 31 buts avec l'Albiceleste apparaît méconnaissable en ce vendredi matin d'entraînement au siège du club, dans le nord-ouest de la ville. "Pipita", dont le crâne était dégarni lors de ses dernières années européennes, a perdu ses derniers cheveux et porte une barbe de bûcheron pour compenser. Régulièrement moqué au cours de son passage à la Juventus (de 2016 à 2020) pour ses prises de poids, le joueur s'est également épaissi physiquement et porte des bandages sur le genou droit, témoins d'une blessure contractée une quinzaine de jours plus tôt.

Sous les yeux du boss Beckham

Après avoir fait quelques exercices physiques en salle de musculation, l'effectif de l'Inter Miami se retrouve sur l'une des six pelouses parfaitement tondues et entretenues de ce complexe dernier cri. "Le club a investi plus de 100 millions de dollars (93 millions d'euros) dans ce centre d'entraînement inauguré en mars 2020, et pour les rénovations du Drive Pink Stadium, le stade mitoyen où l'équipe joue ses matches", explique Rafael Cabrera, directeur de la communication.

"Je pensais que je pourrais jouer en fumant ma clope dans ce Championnat. Mais non"
Gonzalo Higuain

Lors de la mise en place tactique du jour, les ailiers sont amenés à déborder et centrer vers Gonzalo Higuain et les autres attaquants. Si l'Argentin a perdu de sa vivacité, il reste un redoutable frappeur et envoie des sacoches des deux pieds qui, quand elles ne terminent pas dans le petit filet, viennent gifler les cuisses des défenseurs. "Je me sens bien ici. J'ai voulu quitter l'Europe pour retrouver le plaisir simple de jouer. Il y a moins de pression aux États-Unis, et moins de critiques de la part des médias", com-

Arrivé à l'Inter Miami en septembre 2020, Gonzalo Higuain n'a jamais vraiment atteint le rayonnement souhaité par son entraîneur, l'Anglais Phil Neville (à droite).

Gonzalo Higuain
34 ans. Né le 10 décembre 1987, à Brest (France). Attaquant. International argentin (75 sélections, 31 buts).

Parcours
River Plate (2005-2006), Real Madrid (2007-2013), Naples (2013-2016), Juventus Turin (2016-2020), AC Milan (2018-janvier 2019, prêt), Chelsea (janvier-juin 2019, prêt), Inter Miami (depuis septembre 2020).

Palmarès
Ligue Europa 2019 ; Championnat d'Espagne 2007, 2008 et 2012 ; Championnat d'Italie 2017, 2018 et 2020 ; Supercoupe d'Espagne 2009 et 2013 ; Coupe d'Espagne 2011 ; Supercoupe d'Italie 2015 ; Coupe d'Italie 2014, 2017 et 2018 ;

mente-t-il. En ce début de journée chaude et ensoleillée de mi-avril, David Beckham a fait le déplacement pour observer l'entraînement. "Il fait des allers-retours réguliers entre l'Angleterre et Miami, où il possède un appartement. Il est très présent pour son équipe", commente Rafael Cabrera. Assis sur un banc, lunettes de soleil et casquette du club sur la tête, Beckham restera immobile et silencieux pendant près de deux heures.

Qualifié de "pathétique" par un adversaire

À la différence des autres clubs de MLS, assez accessibles et ouverts à la presse, il faut ici respecter des règles drastiques : ne pas prendre de photo, ne pas s'approcher trop près du terrain et ne pas parler à l'ancienne gloire du foot anglais. Un niveau de professionnalisme, ou plutôt de contrôle, sûrement inspiré des expériences de Beckham dans les clubs européens. Pourtant, tout ne fonctionne pas comme prévu à l'Inter Miami, loin de là. Le club a échoué deux ans de suite à se qualifier pour les play-offs, en 2020 et 2021, et ne fait pour l'instant guère mieux en 2022. Pis, il a été mis à l'amende l'année dernière pour avoir triché en ne respectant pas les règles budgétaires strictes imposées par la MLS. En cause notamment, le salaire élevé de Blaise Matuidi, dont une partie avait été dissimulée. Le Français (35 ans) a depuis été libéré de son contrat.

Gonzalo Higuain, lui, a marqué 15 buts et délivré 12 passes en 50 matches de MLS depuis son arrivée, mais n'a pas réussi à être le leader que Phil Neville, l'entraîneur, attendait. Il a également eu des mots très maladroits en juin 2021, déclarant dans une interview sur une chaîne YouTube : "Je pensais que je pourrais jouer en fumant ma clope dans ce Championnat. Mais non, la MLS est plus difficile que je ne l'imaginais." Plus récemment, il s'est montré très agacé sur le terrain, vociférant à plusieurs reprises sur ses coéquipiers. Une attitude qui n'a pas plu à certains adversaires, dont l'un d'entre eux, l'Allemand Fabian Herbers, a déclaré dans un podcast : "J'emm... ce gars. Il est pathétique. À chaque fois qu'un de ses coéquipiers rate une passe, il reste là, négatif. Son langage corporel est catastrophique." "On a changé dix-sept joueurs cette saison. Ça prend du temps de mettre des choses en place et d'arriver à se connaître, se défend plus sagement Higuain. J'ai mes bons et mes mauvais jours, mais je ne me suis jamais senti supérieur à personne. J'essaie toujours d'être le plus professionnel possible."

Lassitude du monde du football

Le rendez-vous de l'après-midi est donné à l'intérieur du Drive Pink Stadium et ses 19 000 sièges roses, noirs et blancs pour une interview d'une heure en tête-à-tête. Higuain apparaît, comme ce matin, réservé et peu souriant. Il enfile d'abord le maillot et le short du club avant de nous rejoindre en tribunes. "Mon contrat ici •••

L'Argentin n'a pas encore permis à son équipe d'atteindre les play-offs. Miami a terminé dixième de sa Conférence en 2020 et onzième en 2021 (sur 14). Mais, cette année, Higuain et ses équipiers sont encore en course pour terminer dans les huit premiers. En tous les cas, l'ancien attaquant du Real Madrid travaille d'arrache-pied pour y parvenir avant de se raccrocher les crampons.

••• se termine en décembre *(en MLS, la saison se déroule sur une année calendaire)*, mais il est possible d'activer une dernière année en option. Je n'ai pas encore pris ma décision pour la suite, mais, quand ce sera fait, je serai le seul à pouvoir en parler", lâche-t-il en référence à son père, qui a vendu la mèche dix jours plus tôt, déclarant que son fils allait prendre sa retraite en fin d'année.

"Ma tête et mes jambes sont concentrées sur les matches de cette saison", insiste-t-il. Son cœur, lui, semble pourtant bien loin du football. Interrogé sur les raisons qui lui donneraient envie d'arrêter, "Pipita" s'épanche : "Tu imagines que ça fait dix-sept ans que je joue au foot, soit la moitié de ma vie ? C'est beaucoup trop. Toutes ces années et expériences en Europe m'ont vraiment épuisé. Tu sens que l'être humain et comment il se sent ne sont pas la priorité. Il y a également des moments où j'ai souffert des critiques de la presse et des supporters."

Une dernière année de contrat en option

Beaucoup plus à l'aise au fil de l'interview, Higuain évoque ensuite sa vie de famille et à quel point la naissance de sa fille l'a fait changer : "J'ai découvert avec son arrivée que ce sont les choses les plus simples qui rendent le plus heureux. Maintenant, je veux juste profiter." Sur son temps libre, l'international argentin aime jouer au padel et s'occuper des siens. Il assure mener une existence très simple. "Quand tu as une fille de 4 ans, tes journées sont rythmées par ses envies et ses besoins à elle. On passe du temps dans notre piscine, parfois on va au parc. J'ai une vie de père de famille."

Jouer avec son frère, son meilleur souvenir

De plus en plus souriant et affable, Higuain se prête au dernier exercice du jour, la séance photo sur la pelouse du stade. "Attention à ne pas marcher sur les lignes blanches, elles viennent juste d'être repeintes", prévient Rafael Cabrera. L'Inter Miami affronte ce dimanche-là à domicile Atlanta United, le nouveau club de l'ancien Lillois Luiz Araujo.

En MLS, à défaut de nouveau trophée, Higuain a pu enrichir sa carrière de nouvelles émotions. "Mon meilleur souvenir en club ? C'est d'avoir pu jouer avec mon frère l'année dernière dans ce stade, et d'avoir été à ses côtés pour son ultime match", confie l'attaquant. L'histoire est belle puisque Gonzalo et son grand frère Federico, 37 ans, ont commencé ensemble leur carrière à River Plate avant de se retrouver à l'Inter Miami la saison dernière, où l'aîné a pris sa retraite à la fin 2021. "C'était un moment émouvant pour toute la famille. Surtout quand il est sorti en pleurs sous les applaudissements du public."

De ses quatorze années de football en Europe durant lesquelles il a marqué près de 300 buts, Gonzalo Higuain garde un souvenir impérissable du 15 mai 2016, où il a inscrit ses trente-quatrième, trente-cinquième et trente-sixième réalisations avec Naples face à Frosinone, devenant ainsi le meilleur buteur de l'histoire de la Serie A sur une saison (record égalé par Ciro Immobile en 2020). "Il y a aussi ma demi-volée contre la Belgique *(1-0)* en quarts de finale de la Coupe du monde 2014. Malheureusement on a perdu en finale contre l'Allemagne *(0-1 a.p.)*."

"J'ai souffert des critiques de la presse et des supporters"
Gonzalo Higuain

La France dans son cœur

Né à Brest, en France, où a joué son père Jorge pendant la saison 1987-1988, Gonzalo Higuain dispose de la double nationalité franco-argentine. Il confirme que l'ancien sélectionneur des Bleus Raymond Domenech l'a bien rencontré à Madrid en 2006 pour lui demander de jouer avec l'équipe de France. "La proposition m'a beaucoup fait réfléchir mais la France avait déjà tellement de bons joueurs à l'époque : Henry, Zidane, etc. Et puis, j'arrivais tout juste au Real Madrid à 18 ans. J'étais jeune pour prendre une telle décision", confie le joueur, tout en rappelant son attachement à l'Argentine : "J'ai quitté Brest quand j'avais seulement 10 mois, mais j'ai pu y retourner pendant la Coupe du monde 1998. C'est une petite ville mignonne. Je ne parle malheureusement pas français, mais je garde beaucoup d'affection et d'amour pour la France, l'endroit où je suis né."

Higuain enchaîne quelques jongles à la demande du photographe avant de nous remercier chaleureusement pour l'entretien. À la dernière question sur ce qu'il envisage de faire après avoir raccroché les crampons, l'Argentin en remet une couche sur le monde du foot et évoque les souvenirs qu'il aimerait laisser dans la tête de ses fans : "J'aimerais sortir de cet environnement, prendre du recul et me libérer la tête pendant un ou deux ans. Ensuite, on verra bien. (...) J'espère que les gens se rappelleront de moi comme d'un joueur professionnel avec de bonnes valeurs." ● M. A.

BONHEUR AUX VAINCUS

Engluée dans les bas-fonds de la Huitième Division du District d'Alsace, le seizième échelon national, l'équipe 3 du FC 1924 Steinbourg, sans aucun succès cette saison, s'accommode sans souci de son statut officieux d'équipe la plus nulle de France.

Par
Mathis Rouanet,
à Steinbourg

Photos
Jean-François
Robert/L'Équipe

Sur le rectangle de bitume caillouteux du parking du stade municipal, Joseph arrive en avance au point de rendez-vous pour le match contre Wilwisheim 2. Cigarette à la bouche, l'homme de 62 ans a revêtu le survêtement du Football Club Steinbourg (FCS) : un ensemble noir parsemé de jaune. Le capitaine de l'équipe 3 seniors a déjà déposé son sac de sport à ses pieds. "Bip, bip !" La quiétude matinale de ce village de 2 000 âmes est perturbée par l'un de ses compères qui annonce son arrivée en trottinette. "Ma voiture est tombée en panne !", précise Steve, sans perdre son sourire. Pas suffisant pour lui faire manquer le match. Leurs partenaires débarquent petit à petit. Avant de se changer, les joueurs discutent autour d'un "tcho café" sur la terrasse en bois du foyer. Ce bâtiment moderne dispose d'une pièce ronde où se trouve la buvette. Au-dessus des réfrigérateurs, une étagère est décorée d'une écharpe, de trophées et de photos de personnalités de l'association fondée en 1924. "Là, c'est le trésorier décédé l'an dernier", indique Pierre, le président.

À côté, un cadre regroupe des clichés de tous les anciens dirigeants depuis sa création et témoigne des valeurs revendiquées entre ces murs. Sur la droite, un couloir conduit au vestiaire. L'ambiance est encore détendue : "Les attaquants, le but, c'est pas de tirer à côté des cages", plaisante Steve, qui provoque un éclat de rire général. "Vivement la retraite, vivement les vétérans !", renchérit un autre. Pierre essaye de ramener un peu de sérieux : "Ce serait bien de passer dans le positif aujourd'hui."

Des défaites par 11 ou 12-0

En effet, cette saison, l'équipe 3 de Steinbourg, évoluant au seizième échelon national, a perdu ses treize matches (13 buts marqués, pour 77 encaissés) et certaines affiches se sont soldées par de lourds revers (contre Schwindratzheim 2, 12-0 ou Schwenheim 2, 11-0). Le total de points des Alsaciens est même négatif, le club ayant reçu deux pénalités à cause d'un forfait et d'une réserve déposée par un adversaire (le FCS avait utilisé des joueurs de l'équipe 2 alors qu'il ne le pouvait pas). Un "score" inégalé dans les 91 districts nationaux répertoriés dans l'Hexagone. Pourtant, cette équipe a tenu bon. Jusqu'au bout. Par passion et par respect : "Je leur ai demandé de ne pas faire forfait général comme d'autres dans la poule, d'aller au bout car il y en a huit ou neuf qui n'ont pas le niveau de la 1 ou de la 2", détaille le président. Ce dernier a repris le groupe en décembre après le départ de son prédécesseur, "qui était •••

L'équipe 3 du FC Steinbourg s'apprête à affronter l'équipe 2 de Wilwisheim, en Huitième Division de Cistrict alsacien.

••• écœuré". Et les joueurs ont répondu présent. Sandrine, bénévole au FCS et femme de Pierre, atteste de cette motivation : "Je le voyais appeler pour faire son équipe à partir du jeudi. Même quand ils ne peuvent pas, ils se débrouillent pour venir." Le président entraîneur confirme : "Même avec un bobo ils font l'effort." Aujourd'hui, c'est le cas d'Antonino.

Un bonbon Vichy avant le cri de guerre

Ce restaurateur d'origine calabraise, surnommé "Nino", souffre du haut de la cuisse droite et passe son avant-match à s'étirer sur la table. Le numéro 10 applique vigoureusement de la crème et des huiles essentielles, dont les émanations se propagent. Ces odeurs se mélangent à la moiteur du vestiaire, occupé par l'entraîneur et ses quatorze éléments. Ces derniers enfilent leurs maillots jaunes, leurs chaussettes et leurs shorts noirs puis sortent sur le terrain. Joseph mène l'échauffement. Le sexagénaire a commencé le ballon rond à 5 ans : "Je garde la même motivation, confie-t-il, le regard pétillant. Malgré les résultats, je n'ai pas envisagé d'arrêter."

Jean-André, remplaçant au coup d'envoi, partage cet avis : "Je joue depuis

"S'ils gagnent, c'est balade en tracteur dans le village" Jean-Loup, supporter du FC Steinbourg

de nombreuses années et j'éprouve toujours la même passion. Malgré les défaites, je prends du plaisir et je n'ai jamais pensé abandonner. Le score, ce n'est pas le plus important." De son côté, Ilkay est plus nuancé : "Au début, les grosses défaites, c'était difficile, avoue le membre des moins de 18 ans, qui a signé sa première licence il y a quelques mois. Mais l'ambiance m'a convaincu de continuer."

Ainsi, les jeunes peuvent compter sur les aînés. "J'ai vu des coéquipiers baisser les bras, mais j'étais derrière eux pour leur redonner la niaque. Je suis là pour les pousser, pour passer le flambeau", soutient Joseph. Même son de cloche chez Jean-André : "Je suis aussi éducateur pour les jeunes et il y a la possibilité de transmettre des valeurs." À l'issue de l'échauffement, l'équipe retourne au vestiaire. L'occasion pour "Nino" de se masser une dernière fois. Le gardien, Mickaël, prend sa Ventoline. Les Steinbourgeois avalent leur habituel bonbon Vichy et forment un cercle pour leur cri de guerre. Sous le ciel gris, la pelouse, bordée par une forêt de grands arbres, est un peu jaunie en raison du soleil des jours précédents.

Entre chambrages et encouragements

Lors de l'entrée des joueurs sur le terrain, des supporters lancent l'hymne de la Ligue des champions. D'autres personnes les rejoignent rapidement. Ils sont bientôt une vingtaine à investir le foyer, surélevé, pour regarder la rencontre. Ces membres du club n'hésitent pas à chambrer leurs amis. Juste après l'entame, un Jaune et Noir tente une frappe : "C'est la première fois de la saison qu'on passe le milieu de terrain", ironise Sébastien, un joueur de l'équipe 2 venu au soutien.

Quelques minutes plus tard, les joueurs de Steinbourg concèdent l'ouverture du score : "Et c'est parti", déplore l'homme aux cheveux longs, marqué par une imposante cicatrice sur la tempe. "S'ils gagnent, c'est balade en tracteur dans le village", s'exclame Jean-Loup. Mais les spectateurs se manifestent aussi par leurs encouragements. Ils s'enflamment sur chaque action, en criant ou en tapant sur la

Benjamin (à gauche) reprend des forces après s'être fait remplacer. Le capitaine Joseph (au centre), 62 ans dont presque autant à jouer au football, a gardé sa passion intacte. Steinbourg peut compter sur ses fidèles supporters, comme Joël (à droite, en bleu) et Jean-Loup (en noir).

rambarde en métal de la terrasse. Comme le dit Ruddy, dont la casquette cache un crâne dégarni : "On les charrie, mais on vient surtout pour les encourager. Sinon ils lâchent. Tout le monde lâche." Ce Guadeloupéen, arrivé en métropole en 1989, possède son propre restaurant. Il troque parfois son survêtement de coach des moins de 18 ans pour sa toque de cuisinier et prépare des repas à l'issue des matches ou des entraînements.

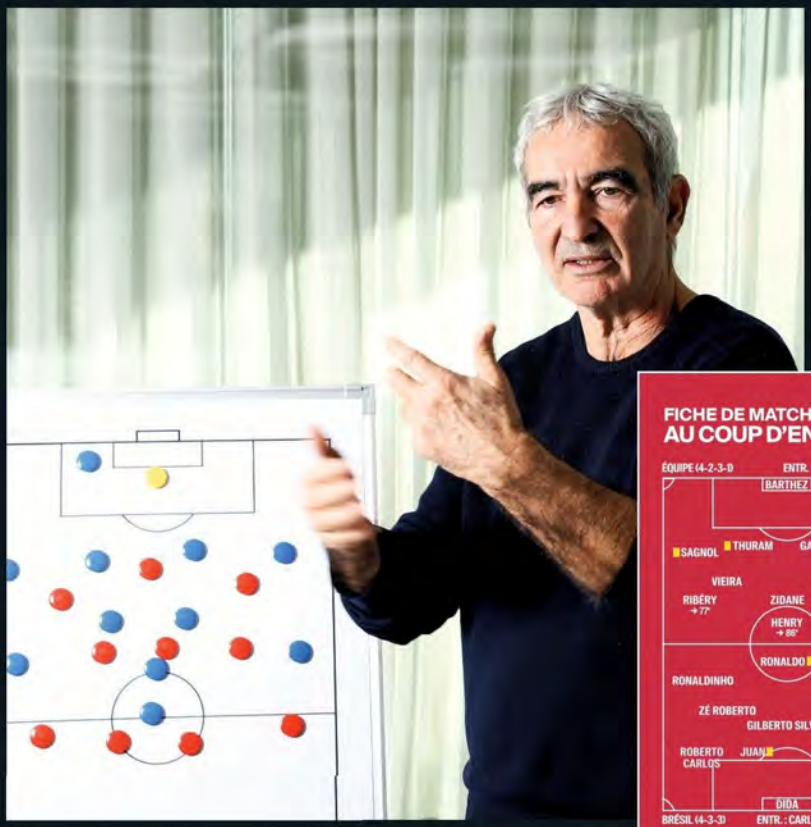
Du brassage social et des merguez

En effet, le FCS ne se limite pas à une simple association sportive. "Ici, c'est spécial, c'est un club familial, avec beaucoup d'échanges", assure Jean-André. Un constat approuvé par son coéquipier Guillaume. Ancien licencié à Saverne, commune voisine de 11 000 habitants où régnait "une mauvaise ambiance", le jeune avant-centre aux cheveux bruns a déniché avec Steinbourg "un club qui (lui) convient". Jean-Loup va plus loin : "C'est un lieu important. On a grandi ici, nos enfants aussi. Tout le monde vient des villages alentour et se retrouve." Son ami Joël, portier des vétérans, complète : "Il y a des chefs d'entreprise qui côtoient des ouvriers, il y a un brassage social."

"C'est la première fois de la saison qu'on passe le milieu de terrain"
Sébastien, joueur de l'équipe 2 du FC Steinbourg

Cette ambiance explique également pourquoi l'équipe 3 a gardé cette motivation en dépit de son parcours chaotique. En ce jeudi de l'Ascension, les hommes de Pierre se donnent à fond. Joseph commande sa défense, Nino conseille les jeunes sur leurs appels et Mickaël vocifère quand la pression se fait trop forte devant sa cage. Chaque joueur souhaite participer. Alors, quand Franck, sur le banc depuis le coup d'envoi, apprend qu'il ne disputera pas la moindre seconde, le numéro 12 rentre au vestiaire, furibond : "Si c'est comme ça, la prochaine fois, je ne me lèverai pas !" À la surprise générale, les Jaune et Noir accrochent le nul (2-2) et reçoivent une ovation méritée. "Ça fait *plaisir*", concède Pierre, soulagé. "*Je ne les ai jamais vus jouer comme ça. On a gagné notre premier point, c'est fantastique*", s'extasie Sébastien. Avec Ruddy, le couvreur-zingueur s'affaire derrière le bar pour satisfaire les multiples commandes de Picon. Des merguez sont également distribuées pour fêter ce point inespéré.

Certains, comme Jean-André, vont s'arrêter à la fin de l'exercice, car leur corps ne peut plus suivre. Joseph, Guillaume et d'autres, eux, sont catégoriques : ils seront encore présents l'année prochaine même si la parenthèse enchantée du week-end de l'Ascension n'a pas duré pour Steinbourg 3. Les deux derniers matches de la saison se sont soldés par des lourdes défaites 7-0 et 9-0. ● M. Ro.



FICHE DE MATCH
AU COUP D'ENVOI

ÉQUIPE (4-2-3-1) — ENTR. : RAYMOND DOMENECH

BARTHEZ
SAGNOL · THURAM · GALLAS · ABIDAL
VIEIRA · MAKELELE
RIBÉRY → 77' · ZIDANE · MALOUDA → 81'
HENRY → 86'
RONALDO
RONALDINHO · KAKÁ → 79'
ZÉ ROBERTO · JUNINHO → 63'
GILBERTO SILVA
ROBERTO CARLOS · JUAN · LUCIO · CAFU → 76'
DIDA

BRÉSIL (4-3-3) — ENTR. : CARLOS ALBERTO PARREIRA

BRÉSIL-FRANCE : 0-1
QUART DE FINALE DE LA COUPE DU MONDE 2006

Raymond Domenech "JE NE POURRAI JAMAIS FAIRE MIEUX"

Face au Brésil de Ronaldo, Ronaldinho et Kaká, l'ancien sélectionneur des Bleus avoue avoir connu une espèce d'acmé, d'"idéal de coach".

Par Dave Appadoo. Photos Étienne Garnier/L'Équipe

L'entrée des artistes sur la pelouse de Francfort : Zinédine Zidane mène la troupe devant Fabien Barthez et Willy Sagnol.

Stéphane Mantey/L'Équipe

L'APPROCHE DU MATCH
"LE MEILLEUR MERCATO DE TOUS LES TEMPS"

"Le fait marquant des mois précédents, c'est évidemment les retours de Zidane *(34 ans le jour du match)*, Thuram *(34)* et Makelele *(33)*. Claude était alors le meilleur milieu récupérateur d'Europe, voire du monde, « Tutu » qui est sans doute le meilleur central de cette période, et « Zizou » qui est encore l'un des tout meilleurs joueurs de la planète. En clair, j'ai pris les trois meilleurs joueurs du monde dans chaque ligne. J'ai fait le meilleur mercato de tous les temps. *(Rire.)* Et je n'ai aucune honte à dire que ce qu'on a réussi ensuite, c'est grâce à eux. Je sais ce que les gens ont pu dire et disent encore. Mais, moi, je considère que c'est ma vraie victoire. Parce que je n'ai pas coupé les ponts quand les mecs ont dit stop. J'ai continué à entretenir les liens, grâce aussi à « Pat » Vieira qui a été un vrai relais. Il gardait le contact, notamment avec « Zizou ». L'air de rien, ce contact maintenu les gardait « dans l'histoire », le fil n'était pas coupé. On a créé les conditions pour qu'ils puissent revenir. Ils avaient une petite appréhension car ils se disaient : « Si on revient et que ça ne marche pas, tout le monde dira que c'est de notre faute. » Ils ont de l'orgueil, c'est normal. Mais c'est du bon orgueil : ces champions ne veulent pas échouer.

Tactiquement, finalement, ça simplifiait les choses. En observant l'Euro 2004, j'ai compris que l'association de Zidane et Henry ne pouvait se faire que d'une certaine façon, avec « Zizou » dans l'axe derrière « Titi », seul devant. Zinédine, tu ne le mets pas sur un côté, et Thierry c'est bien quand il peut aller où bon lui semble sur le terrain. Cette réflexion sur ces deux-là était la base. Comme tout entraîneur, je me dis toujours : « Où sont tes points forts ? » et ensuite « Comment tu renforces tes points forts ? » Il faut donc trouver ce qui va le mieux équilibrer autour de ces deux points forts et c'est pour ça que j'ai opté pour le volume de Malouda et Ribéry dans les couloirs plutôt que Pirès et Giuly. Franck nous apportait cette étincelle sur le terrain, avec sa capacité à dribbler et déséquilibrer dans une équipe qui en manquait un peu, comme en dehors du terrain. À Tignes *(lieu du stage de préparation des Bleus)*, Ribéry voit de la neige et, évidemment, jette une boule qui tombe sur la tête de... Zidane. Pendant quelques secondes, je me dis : « Oh putain... » Car, imaginez que « Zizou » se fâche et que ça parte en sucette, on n'est pas bien pour la suite. Mais là, « Maké » éclate de rire, tout le monde se marre, et je me dis : « C'est bon, on a un groupe. »

On avait l'une des sélections les plus âgées, peut-être même la plus âgée du tournoi. Mais, pour une période aussi courte, on ne s'est pas fait des nœuds au crâne pour modifier la préparation. ●●●

Les deux milieux offensifs brésiliens Ronaldinho et Kaká ont tendance à venir intérieur. Là, la doublette Vieira-Makelele met un maximum de pression dans l'axe pour couper la ligne de passe avec Ronaldo et obliger les deux créateurs auriverde à franchir la ligne balle au pied sans pouvoir alors combiner.

Sur les lancements de jeu tricolores, Zidane se place derrière les deux milieux relayeurs brésiliens, Zé Roberto et Juninho, afin qu'ils soient éliminés en une passe. Il peut ainsi s'exprimer avec moins de densité adverse sur lui.

Entre les lignes, Zidane anime le jeu comme bon lui semble, avec une priorité cependant : prendre soin du ballon. Sa zone d'influence est naturellement à gauche et lui permet régulièrement d'être trouvé par Abidal, pour venir jouer en appuis-remises avec le duo Vieira-Makelele et ensuite déplacer le jeu vers Sagnol. Sans prise de risque inutile pour ne pas donner la moindre munition aux Brésiliens.

••• Si on a mis du temps à trouver la bonne carburation dans ce Mondial *(nuls contre la Suisse et la Corée du Sud, victoire contre le Togo)*, c'est avant tout pour des raisons psychologiques. Le groupe était traumatisé par 2002 *(élimination au premier tour avec deux défaites contre le Sénégal et le Danemark et un nul contre l'Uruguay)* et même 2004 *(battu en quarts de finale par la Grèce)*, avec l'angoisse d'une nouvelle catastrophe. C'est aussi pour ça, qu'une fois sortie des poules, cette équipe se débloque. Il n'y a plus la peur du fiasco. Et elle devient alors conquérante. D'autant que l'Espagne *(3-1)* nous fait un cadeau en or : ils ont fait du huitième de finale face à nous un match anti-Zidane. En lisant les titres : « On va mettre Zidane à la retraite », je buvais du petit lait. *(Rire.)* Ça a resserré encore plus le groupe qui s'est solidarisé autour de « Zizou », les gars avaient encore plus envie de le porter. Et la phrase « On vit ensemble, on meurt ensemble » prenait tout son sens."

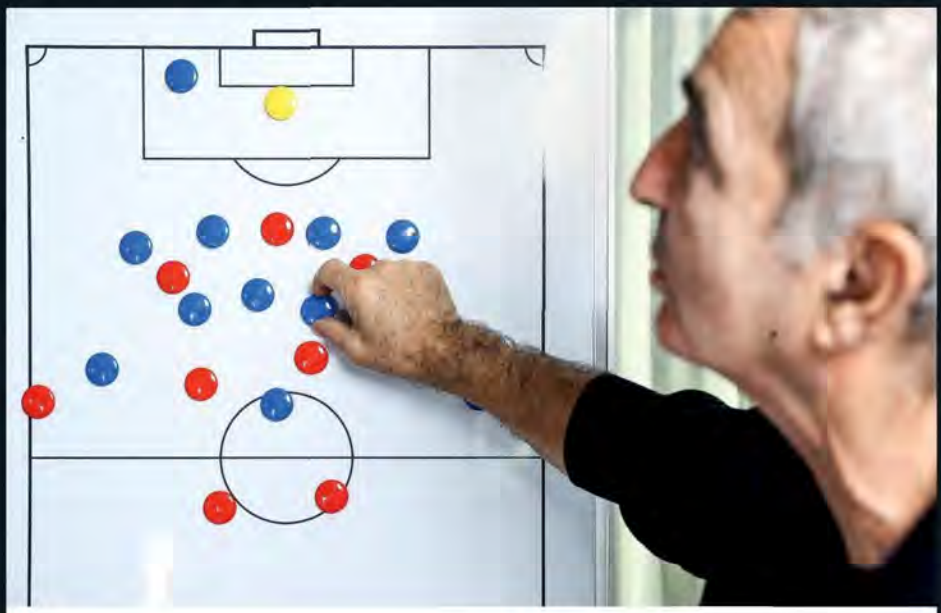
LE PLAN DE JEU
"LES BRÉSILIENS ONT LA TROUILLE DE NOUS"

"Ça va peut-être surprendre mais je n'étais pas préoccupé par les Brésiliens. Le truc qui me travaillait beaucoup plus, c'était Zidane. On l'a un peu oublié mais « Zizou » était incertain pour ce quart de finale. Contre l'Espagne, sur le troisième but, il se fait mal à la cuisse sur sa frappe victorieuse. Il éprouve une vraie gêne. D'ailleurs, on s'échauffe à douze, au cas où il serait finalement forfait. Pour ce qui est du Brésil, ce n'était pas sorcier à identifier au niveau de son plan de jeu : récupération haute pour jouer très vite sur les attaquants quand l'adversaire est encore désorganisé. Il fallait donc échapper à ce premier pressing. C'est véritablement la seule chose dans le jeu sur laquelle on avait insisté. L'autre point, c'était évidemment les coups de pied arrêtés, où ils n'étaient vraiment pas vigilants. On avait observé le Brésil et on était prévenus que sur les corners, ils se préparent déjà à la contre-attaque car ils savent que l'adversaire n'est plus en place et que là ils peuvent faire très mal en allant vite.

L'avantage, c'est que quand tu as un Makelele avec toi, t'es tranquille, il va s'assurer que toutes les couvertures sont faites et que tout le monde n'est pas parti à l'aventure devant. Le point clé, c'était de fermer l'axe. D'ailleurs, ça créait des débats en plein match entre « Tutu » et Sagnol, car Thuram demandait à Willy de resserrer tout le temps alors que Willy, lui, cherchait parfois à s'écarter quand on avait le ballon, ce qui était la bonne chose à faire. Et les deux s'ajustaient, c'est l'avantage d'avoir un groupe aussi intelligent. Et j'étais d'autant plus confiant en voyant la composition d'équipe adverse. Ils ont enlevé Adriano et mis Juninho. On était contents, hein. Non pas que Juninho ne soit pas un super joueur. Mais Adriano, ça pèse sur une défense s'il faut, en plus, surveiller Ronaldo. Du coup, j'ai pu dire à mes joueurs : « Les Brésiliens ont la trouille de nous. Ils ont enlevé un attaquant car ils ont peur de ce qu'on va leur faire. » Pas « de ce qu'on peut leur faire », mais « de ce qu'on VA leur faire ». On avait renversé le rapport de force. J'ai dit aux gars : « On va mener car ils prennent toujours un but contre les grosses équipes. Et comme on est costauds, ils vont paniquer. Et on va gagner. »"

Ronaldinho pris dans la tenaille Claude Makelele-Patrick Vieira : le Brésil en perd son football offensif.

Thierry Henry et Patrick Vieira, rois des airs : les Bleus imposent déjà leur solidité à Lucio et Juan.



Zinédine Zidane devant Gilberto Silva : ZZ signe une masterclass sur le contrôle du ballon… et du jeu.

Stéphane Mantey/L'Équipe - Richard Martin/L'Équipe - Pierre Lahalle/L'Équipe

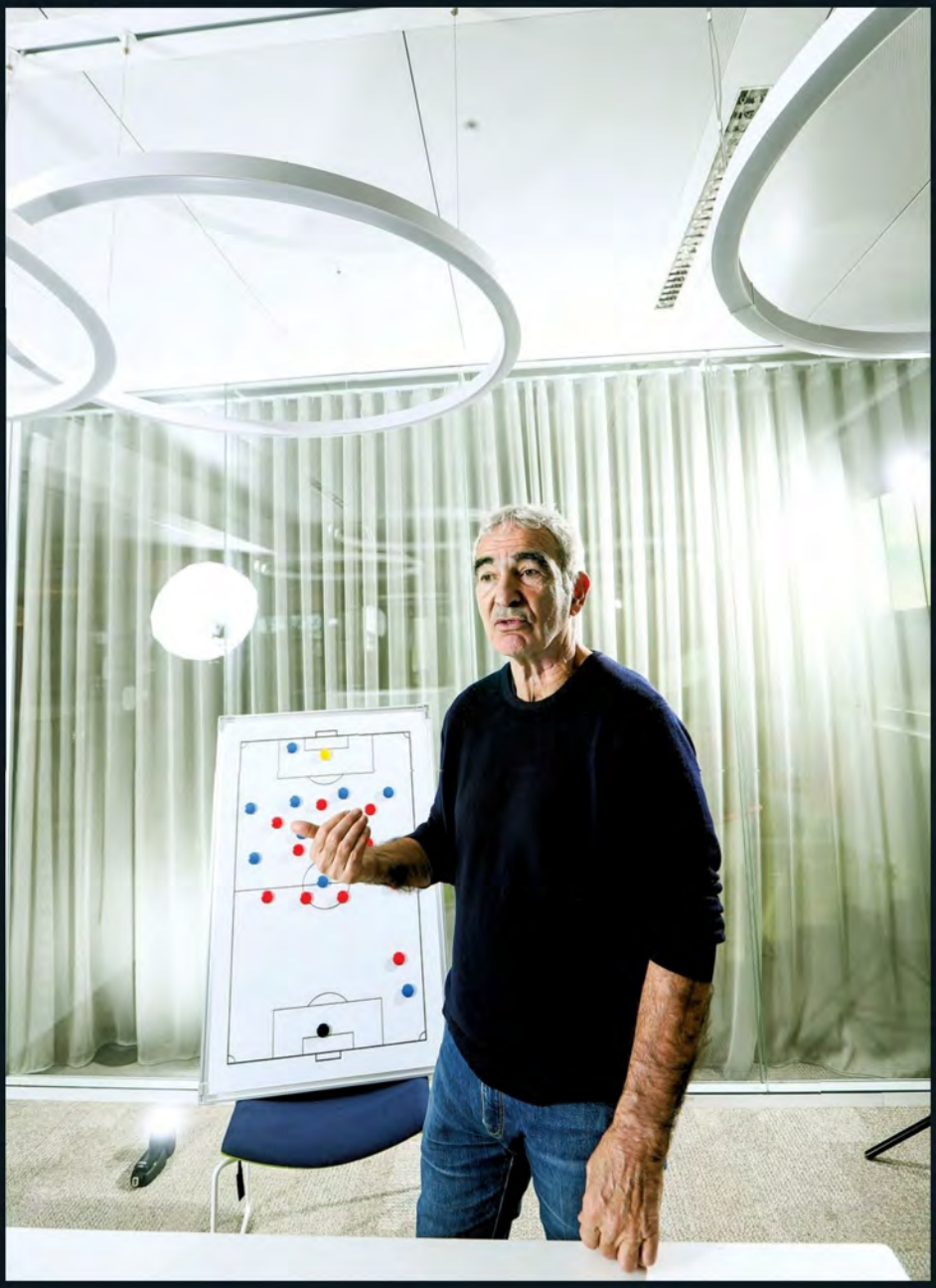
LA PREMIÈRE PÉRIODE
"SUR LE RÂTEAU DE « ZIZOU », JE ME DIS : « C'EST GAGNÉ »"

"Quand, d'entrée de jeu, Zidane fait son râteau pour éliminer deux joueurs et enchaîne avec un passement de jambes pour en effacer un troisième, je me tourne vers Pierre Mankowski et je lui dis : « C'est bon, c'est gagné. » Car ça correspondait à tout ce qu'on avait dit : échapper à leur première pression et vite envoyer du danger chez eux. Comme contre l'Espagne, « Titi » est plusieurs fois hors jeu. Mais ce n'était pas un problème, au contraire. Il fallait qu'il demande sans cesse en profondeur pour maintenir la ligne de défense plus basse que ce que les Brésiliens souhaitaient, et ainsi donner de l'espace à nos milieux pour s'exprimer. S'il avait trop décroché, ça aurait permis au Brésil de remonter sa ligne défensive et d'être plus compact, ce qui nous aurait posé des soucis dans notre circulation avec le risque de perdre la balle et que ça aille vite de leur côté. Défensivement, Zidane se replaçait aux côtés de « Titi », dans une sorte de 4-4-2 en fait. Le boulot de « Zizou » était de se rendre disponible le plus vite possible entre les lignes, dès que l'on avait récupéré la balle. S'il était trop redescendu, primo, il se serait épuisé et, secundo, on n'aurait eu personne à qui la donner à la récupération, et, là, tu te retrouves en apnée.

Avec ce dispositif, on avait ZZ derrière la première ligne de récupération brésilienne et avec un peu d'espace car « Titi », lui, maintenait la menace sur leurs défenseurs s'ils sortaient trop haut sur « Zizou ». Cette liberté de mouvement de « Zizou », c'est aussi cette organisation qui y a contribué car les Brésiliens avaient mis un milieu en plus et, donc, sans faire une individuelle sur lui, ils •••

Sur coups de pied arrêtés, le staff des Bleus a identifié que les Brésiliens se préparent parfois déjà à contre-attaquer. Sur le coup franc victorieux de Zidane, tiré depuis le côté gauche, Roberto Carlos oublie de suivre l'appel d'Henry.

Au tableau !



Presser haut et gêner les premières passes des Brésiliens : le plan fonctionne à merveille.

avaient bien prévu de densifier sa zone et c'est notre dispositif et son intelligence de déplacements qui ont créé cet espace dont il a bénéficié. Rien qu'avec cette situation, on faisait terriblement douter les Brésiliens. Le truc face à eux, c'est la concentration. Ils ne mettent pas un rythme dingue dans le match, contrairement au Portugal *(1-0)* en demies, par exemple. Mais ils essaient de t'endormir et de jouer des coups soudains. C'est ça la difficulté face à eux : rester vigilant et ne surtout pas perdre le ballon dans une zone dangereuse car, avec eux, ça ne pardonne pas. Là encore, j'avais la chance d'avoir des joueurs très matures et donc armés pour rester focus tout le match. Et regardez « Pat » Vieira, qu'on peut considérer comme le 8 un peu ultime, sur ce match, il ne se projette quasiment jamais car il ne fallait surtout pas déverrouiller cet axe dans lequel les Kaká, Ronaldinho et Ronaldo auraient plongé aussi sec. Et ce positionnement disons « bien en place » de Vieira avait aussi une fonction avec le ballon car ça permettait à Zidane de jouer en appui-remise avec nos deux milieux défensifs pour échapper à la pression avant de déplacer le jeu."

Henry alterne décrochages et départs en profondeur. Cela a pour conséquence d'obliger la défense brésilienne à ne pas monter trop haut mais aussi Gilberto Silva à le surveiller dans son dos. Tout cela donne beaucoup de liberté à Zidane qui subit moins de pression défensive adverse.

LA MI-TEMPS
"QUELQUE CHOSE DE SURNATUREL"

"Quand les joueurs rentrent au vestiaire à la pause *(0-0)*, je n'ai senti aucune angoisse, aucun stress chez eux. Mais beaucoup de détermination et de tranquillité car tout se passe alors comme on le voulait. C'est comme si, même à la pause, le match ne s'était pas interrompu. J'ai senti que les joueurs restaient dans leur partie. Parfois, il y a une attitude, un mot, ou autre, qui marque une rupture avec le fil, dans un sens ou dans l'autre. Mais là, rien de tout ça. Moi-même, je reviens au vestiaire avec cette idée que l'on est dans le vrai, qu'il n'y a rien à changer, car ça va forcément venir. C'est là qu'un coach ne doit pas se sentir obligé de dire un truc pour dire un truc, il ne doit pas forcer les choses. Les gars se sentent bien, ils sont dans leur bulle, sereins. Pourquoi vouloir entrer à tout prix là-dedans si ce n'est pour faire le malin ? On a juste à confirmer les choses par : « On y est, les gars. On continue. »

Appui-remise de Zinédine Zidane pour Patrick Vieira ou Claude Makelele : Robinho, Adriano et Gilberto Silva sont dépassés.

Le seul truc que je leur ai dit c'est : « Ils vont faire entrer des attaquants, vous verrez, car ils ne savent plus quoi faire. » Histoire d'illustrer que l'équipe qui panique, qui ne sait plus où elle habite, c'est le Brésil, pas nous. Car l'issue est pour nous, je le sais. Et, surtout, je sens que les joueurs le savent aussi. C'est rare d'être à ce point sur la même longueur d'onde que son groupe car le coach et les joueurs ont très souvent une perception différente, un ressenti différent. Mais, cette fois-là, non. Tout était limpide pour tout le monde. Ce qui est fou quand on y réfléchit, car s'il y a bien un sport où l'incertitude règne, où le plus fort peut se casser le nez sur le plus faible, où un fait de jeu peut faire mentir la vérité d'un rapport de forces très net, c'est bien le football. Le football, c'est par essence l'école du doute. Et là, face aux champions du monde en titre, qui comptent plusieurs Ballons d'Or dans leurs rangs *(Ronaldo, deux fois, Ronaldinho et bientôt Kaká)*, on n'a pas un seul moment de doute. C'est pour ça que je me dis qu'il y avait quelque chose de surnaturel sur ce match. Il fallait juste faire les choses. Et on est repartis pour finir le travail et empocher la victoire. On sentait que pour tout le monde, il n'y avait aucune autre issue possible." •••

Pierre Lahalle/L'Équipe

Au tableau !

L'entrée d'Adriano joue paradoxalement en faveur des Bleus, qui peuvent désormais se concentrer dans l'axe sur le plan défensif, mettre du nombre et obliger les Brésiliens à faire du hourra football sans véritablement combiner, du fait de la densité de la zone axiale.

LA SECONDE PÉRIODE
"« ZIZOU » POUR « TITI », ENFIN !"

"À la reprise, on a plusieurs situations de coups de pied arrêtés qui leur font mal. On n'avait pas spécialement travaillé les coups de pied arrêtés, ce n'était pas vraiment un point particulièrement fort d'ailleurs. La clé, c'est que Zidane pouvait toucher quasiment sur commande la bonne zone. Et, comme les autres sentaient les espaces à attaquer, on pouvait être dangereux. Mais on n'avait pas bâti notre réussite spécifiquement sur ce secteur. D'autant que l'on peut difficilement préparer le fait que Roberto Carlos va remonter ses chaussettes ou je ne sais quoi pour laisser « Titi » libre de tout marquage et marquer au second poteau sur le coup franc de « Zizou ». *(Rire.)* Oui, « Zizou » pour « Titi », enfin ! Ce n'était pas un binôme « naturel » mais ça a été une association au service de l'équipe et, sans avoir d'affinités particulières, ils ont été assez intelligents pour comprendre qu'ils seraient chacun meilleurs l'un avec l'autre. Ce qui est marrant, c'est que je ne me souviens pas d'une explosion particulière de ma part sur le but. Comme si ce but était inéluctable et qu'il fallait simplement qu'il arrive. Ma seule vigilance reste d'ailleurs focalisée sur le fait de ne perdre aucun ballon dans nos trente mètres sous leur pressing. On fait quelque chose de très bien aussi, on casse un peu le tempo, on ralentit le rythme, on remet la balle derrière pour repartir. Je sens qu'on les use physiquement et mentalement car on ne leur laisse aucun ballon « jouable » afin d'éviter qu'ils ne s'enflamment.

Sur cette seconde période, on peut voir Ronaldinho dézoner, aller sur les côtés, même à droite, là où il ne va quasiment jamais. Quand tu vois le meilleur joueur adverse aller chercher de l'air ailleurs car, dans sa zone, il ne s'en sort pas, ce sont autant de signaux qui t'indiquent que le plan fonctionne parfaitement. On avait fait de notre axe défensif, c'est-à-dire les deux défenseurs centraux et nos deux milieux récupérateurs, une sorte de coffre-fort tel que le meilleur joueur brésilien renonce à le faire sauter. Car, quand il échappait à Vieira, il y avait « Maké » en sortie de dribble et, éventuellement, un de nos centraux ensuite, puisqu'il n'y avait qu'un seul avant-centre à gérer. Sur ce match, Ronaldinho touche deux fois moins de ballons que « Zizou » *(47 contre 94)* et il en a perdu autant si je me souviens bien *(11)*. Tout est dit. Il n'avait aucun espace. Et sur le côté, il est fatalement moins dangereux.

Côté coaching, c'était toujours dans le même ordre : Govou aux alentours de la 70e pour Ribéry, puis Wiltord pour Malouda. Pour deux raisons. Physiquement, les deux joueurs de côté bossaient beaucoup, il fallait donc les relayer. Et en faisant entrer Sidney et Sylvain, j'avais la garantie de faire entrer deux joueurs qui respectent l'organisation, connaissent le registre par cœur, ne vont pas inventer des trucs, ne vont pas tenter un numéro solo pour prouver je ne sais quoi. C'est l'avantage d'avoir une hiérarchie claire et des remplaçants d'un immense professionnalisme. Tout le monde sait quelle est sa place, mais personne ne se relâche. Aujourd'hui encore, je dis bravo aux remplaçants, ils ont été essentiels dans notre parcours. Reste cette dernière situation, avec Ronaldo qui va chercher le contact sur Thuram et qui obtient le fameux coup franc de la dernière chance par Ronaldinho. Et, là encore, croyez-le ou non, je n'ai pas tremblé. Comme un symbole de ce match et de l'état dans lequel nous étions. Sûrs de l'issue de ce quart de finale."

Intérieur du pied de Thierry Henry sur une offrande de Zinédine Zidane (57') : le Brésil, le tenant du titre, est à terre.

Raymond Domenech-Zinédine Zidane : le sélectionneur félicite son maestro.

FICHE DE MATCH AU COUP DE SIFFLET FINAL

"Ils sont en demies, ils sont en demies..."

L'IMAGE QU'IL LUI RESTE

"COMMENT JE VAIS LES FAIRE REDESCENDRE SUR TERRE ?"

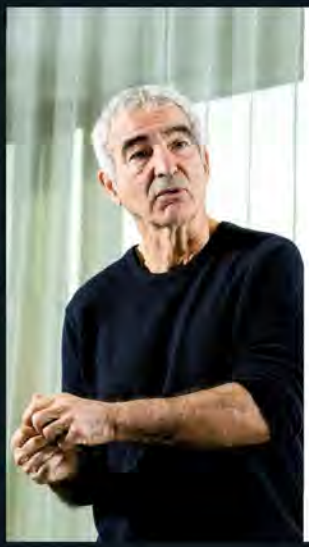
"Il n'y a pas un moment où j'ai diffusé la moindre angoisse. Comme une certitude que tout allait se passer comme prévu. J'aurais pu arrêter après ce match. J'ai su que je ne pourrais jamais faire mieux. Du point de vue de la préparation de la causerie, de la concordance entre le plan établi et ce qui se passe sur le terrain, tout a été parfait. Une sorte d'idéal de coach. S'il devait me rester une image, c'est que, passées les quelques minutes de bonheur, j'ai regardé mon groupe et j'avais l'impression qu'on avait gagné la Coupe du monde. Et là, je me souviens m'être dit : « Comment je vais faire pour les faire redescendre sur terre ? » C'était particulier car on avait une demie très costaude face au Portugal, mais j'ai senti que pour tout le monde, en sortant ce match immaculé face au Brésil, on avait déjà gagné la Coupe du monde." ● D. A.

LES STATS

BRÉSIL		FRANCE
12	TIRS	10
2	TIRS CADRÉS	7
6	CORNERS	7
18	FAUTES COMMISES	22
2	HORS JEU	4
53 %	POSSESSION DE BALLE	47 %

LE BUT

0-1 : T. Henry (57e, passe de Zidane)



Stéphane Mantoy/L'Équipe - Pierre Lahalle/L'Équipe - Richard Martin/L'Équipe

LE QUIZ DE RAYMOND : 5/6

"Quelle était la nationalité de l'arbitre ?
C'était un Espagnol, je crois. (VRAI. Il se nommait Luis Medina Cantalejo.) 1/1

Quel était le stade ?
Oh punaise... Où est-ce qu'on a joué... ? Humm, je dirais celui de Francfort. (VRAI. Il s'agissait de la Commerzbank Arena.) 2/2

Avant ce match, depuis quand la France n'avait-elle plus été battue par le Brésil ?
Je dirais au Tournoi de France 1997 juste avant le Mondial, avec le coup franc complètement dingue de Roberto Carlos. (FAUX. Au Tournoi de France, au stade de Gerland, à Lyon, le score était de 1-1. Le dernier revers face aux Brésiliens remontait au 26 août 1992 lors d'un match amical au Parc des Princes, 0-2, un but contre son camp de Bruno Martini, le gardien tricolore, et un but de Luiz Henrique.) 2/3

Qui a eu la possession de balle sur cette rencontre ?
C'est un piège, ça... Il ne me semble pas que l'on ait eu la possession. Avec le Brésil, c'est quand même difficile de l'avoir. (VRAI. Le Brésil a eu 53 % de possession de balle.) 3/4

Combien de tirs le Brésil a-t-il cadrés sur l'ensemble de ce quart de finale ?
Un seul, c'est Ronaldo qui frappe en fin de match. (VRAI.) 4/5

Au total, sur le terrain, il y avait combien de Ballons d'Or *France Football*, passés et à venir ?
Ah, il y avait deux-trois clients. *(Rire.)* Chez nous, « Zizou », un *(1998)*. En face, Ronaldo en a eu deux *(1997 et 2002)*, Ronaldinho un *(2005)*, ça fait quatre... Qui j'oublie... ? Ah si : Kaká *(2007)* ! Ça fait cinq. (VRAI.) 5/6" ● D. A.

En dépit de ses résultats en dents de scie, la perle de l'Andalousie est follement éprise de son équipe de football. Une passion débordante qui se mêle avec la tradition du carnaval.

CADIX, LA FIÈVRE JAUNE

Par Florent Torchut, à Cadix

Photos Vincent Mercier/L'Équipe

ATLAS

Cadix, Espagne.
Population 117 000 habitants.
Température moyenne l'hiver 12,8 °C.
Température moyenne l'été 25,2 °C.
Soleil 8,3 heures par jour.
Précipitations 52 jours par an.

C'est dans le sud de la péninsule ibérique, à Jerez de la Frontera, voisine de Cadix d'une trentaine de kilomètres et dotée d'un aéroport, que démarre mon périple. Sur la route qui mène vers la presqu'île, la silhouette d'un immense taureau noir me toise du haut d'une colline, en symbole de ces terres férues de corrida. Au loin, je commence à apercevoir *la Tacita de Plata* (la petite tasse d'argent), surnom de Cadix qui fait référence à la splendeur de ses maisons blanches, édifiées à la glorieuse époque des conquistadores, lorsqu'elle était la porte d'entrée sur le Nouveau Monde. Pour accéder à ses trésors, j'emprunte le majestueux pont de la Pepa (le troisième plus long pont à haubans d'Europe, inauguré en 2015), qui enjambe la baie et connecte le port industriel avec la cité fondée par les Phéniciens il y a plus de trois mille ans, ce qui fait de Cadix l'une des plus anciennes villes d'Occident.

Le Cadix CF joue en ce week-end de printemps sa survie en Primera (Liga) face au Real Madrid et la municipalité affiche son soutien à l'équipe locale au cours des heures qui précèdent cette avant-dernière journée de Championnat. Sur la plaza de Sevilla, un impressionnant drapeau du club a été hissé et la fontaine illuminée en soirée aux couleurs (jaune et bleu) du Sous-Marin jaune, surnom revendiqué au détriment de Villarreal par les supporters locaux, coutumiers de la décompression des descentes et des montées successives

depuis la création du club en 1910. Ces derniers ont intérêt à avoir le cœur bien accroché, ballottés entre les désillusions sportives, les investisseurs peu scrupuleux et la menace de disparition qui a plané au début de ce siècle.

Magico Gonzalez, un fêtard idolâtré

"C'est un sentiment qui dépasse tout, je ne saurais vous l'expliquer", me confesse Juan Antonio *el Cai* (abréviation de Cadix, qui fait écho à cette tendance locale à mâcher les mots), derrière le stand de mojama *(voir encadré page 70)* et de mini-crevettes qu'il tient presque tous les jours au milieu de la rue Pelota (soit ballon en espagnol, il n'y a pas de hasard...) depuis trente-huit ans. L'abonné numéro 370 du Cadix CF extrait de son portefeuille son carnet de socio et une photo en noir et blanc sur laquelle le légendaire *cantaor* (chanteur de flamenco) Camaron de la Isla côtoie Magico Gonzalez, fantastique meneur de jeu ayant porté les couleurs du club de 1986 à 1991.

"Ces deux-là, ce sont les meilleurs du monde", m'assure cet ancien qui arbore fièrement un maillot jaune floqué du numéro 10 et du nom de *Magico*. Comparé à Diego Maradona – qui l'avait lui-même adoubé – et icône en Amérique centrale, l'ancien joueur salvadorien est passé à côté d'une belle carrière à cause de son goût un peu trop prononcé pour la fiesta et la siesta. "Il était capable de gestes de génie qui faisaient lever les •••

PRATIQUE

Décalage horaire Aucun.
Distance Paris-Cadix 1540 km.
Vol Paris-Jerez de la Frontera 2 heures et demie.
Prix du billet d'avion De 70 à 200 euros l'aller-retour.
Une nuit d'hôtel Entre 50 et 150 euros.
Trajet aéroport-centre-ville Environ 70 euros en taxi ; entre 6,25 et 13,65 euros en train.
Ticket de transport en commun 1,10 euro.

Ville de foot

Supporter le Cadix CF n'est pas un long fleuve tranquille. Pedro Lago (ci-dessus) de la peña Enrique Mateos peut en témoigner : descentes, maintiens arrachés sur le fil, traversées du désert en Troisième Division sont légion. Mais ces accidents de l'histoire n'entament en rien la passion des Andalous pour ce club fondé en 1910.

••• gens de leur siège, mais il se laissait souvent entraîner par le rythme de la nuit, sourit Manolo Granado, professeur d'histoire de l'université de Cadix et mémoire vivante du club. Ici, les gens l'adorent car, comme nous, il a toujours croqué la vie à pleines dents."

Si le Cadix CF reste étranger à la frénésie des soirées européennes, cela n'empêche pas ses aficionados de se retrouver du lundi au dimanche au sein des peñas disséminées aux quatre coins de la ville. Dans ces bars de supporters qui n'ont rien à envier aux PMU de nos villages, ornés de coupes argentées et de cadres aux photos jaunies de leurs idoles, la moyenne d'âge est celle de la retraite et, si elles sont, en théorie, ouvertes à tous, les femmes s'y font rares. On y descend des cañas (bières) plus vite que son ombre en refaisant le match du week-end, entre une partie de cartes et de dominos, si possible en vociférant, comme c'est le cas en cette fin d'après-midi au sein de la peña Enrique Mateos, créée en 1977, année de la première montée du club en Liga.

Dévotion et carnaval

Alors que l'ogre madrilène et ses bientôt quatorze Ligues des champions sont au menu de la soirée, Pedro Lago et ses acolytes débattent sur l'issue de la fin de la saison. *"On est comme une famille :* on se voit tous les jours, on s'aime, mais on s'engueule tout le temps à propos de notre équi-

ON VISITE QUOI ? *Ficus, flamenco et plage*

1. Les jardins d'Alameda Apodaca
Avec ses ficus centenaires, ses fontaines ornées de mosaïques resplendissantes et ses pergolas fleuries, ce parc *(photo)* constitue un havre de paix paradisiaque.

2. Le marché central
Au cœur du quartier populaire de la Viña, berceau du carnaval, sous les halles, on trouve des dizaines d'étals de poissons, de fruits et légumes, d'olives et de charcuterie. Adresse : Plaza de la Libertad.

3. La Cava
Pour s'imprégner de la culture andalouse au rythme du flamenco, entre musique, chant et danse, une halte dans ce tablao traditionnel s'impose. Adresse : Calle Antonio Lopez, 16.

4. La plage de Victoria
Que vous décidiez de vous prélasser sur votre serviette, de vous adonner à une partie de football-tennis, ou d'admirer le coucher de soleil, rien de tel qu'une parenthèse sur le sable fin de la playa de Victoria.

5. La boutique Souvenirs Vintage Football
Un véritable musée, où l'on peut s'offrir une réplique de la coupe du monde, une tunique de l'équipe de France 1982 et toutes sortes de trésors footballistiques. Adresse : Calle Compañía, 14.

STADES

1. Stade Nuevo Mirandilla
Plaza de Madrid, s/n, 11010 Cadix.
Club résident Cadix CF.
Inauguration 1955.
Capacité 25 000 places.

2. Stade municipal Manuel Irigoyen
Plaza de la Barrosa s/n, 11002 Cadix.
Clubs résidents Asociacion Deportiva Tiempo Libre, CD Lagunense, CD Olimpico et CD Panama.
Inauguration 2009.
Capacité Tribune de 500 places en projet.

pe", s'amuse, accoudé au comptoir, le vice-président de la plus ancienne peña de la ville. Avant de retrouver l'élite en pleine pandémie de Covid-19 au printemps 2020, Cadix a dû patienter quatorze longues années, vivotant entre la Deuxième et la Troisième Division. Rien ni personne ne peut donc entamer leur ferveur. Pas même les dix mois sans victoire à domicile qui ont émaillé l'histoire récente de la formation andalouse, entre mai 2021 et mars dernier.

Existe-t-il un autre club dans le monde ayant érigé une statue à la gloire de l'un de ses supporters ? Plusieurs décennies durant, Pascual Garcia de Quiros, connu à la ville sous le sobriquet de Macarty, a accompagné l'équipe avec sa bonhomie et ses facéties. Disparu en 2007 à l'âge de 63 ans, celui qui était devenu une célébrité dans toute l'Espagne incarnait mieux que quiconque l'amour inconditionnel des Gaditans (gentilé des habitants de Cadix et, par extension, des supporters) pour leur club. Cette dévotion pour le football se mêle depuis un siècle avec les traditions et les croyances populaires locales.

La fusion entre ces deux univers connaît son apogée chaque année, généralement à la fin du mois de février, à l'occasion du carnaval de la ville, l'un des plus pittoresques qu'il est encore donné de voir de nos jours sur le Vieux Continent. On me raconte que les rues de la belle andalouse se parent alors de décorations bigarrées et que les locaux rivalisent de créativité pour se confectionner le meilleur déguisement et inventer la chanson qui remportera le concours annuel des *coros* (chœurs). Avec un mélange d'ironie et de fierté, la *chirigota* (chorale) de Manolo Santander avait marqué l'édition 1998 en rendant hommage au club et à ses fidèles. "On m'a dit que le jaune est maudit pour les artistes, mais c'est une gloire bénie pour les Cadistas *(autre nom donné aux fans du Cadix CF)*", déclamait ainsi le compositeur-interprète. Son *paso doble,* ce style musical très populaire en Espagne, est devenu au fil des ans l'hymne officieux du club. Il accompagne désormais l'entrée des équipes sur le terrain chaque week-end.

Une fête permanente

À Cadix, musique et danse dépassent naturellement le cadre du carnaval pour s'inviter en tribunes. Parfois reprise lors des ferias ou de matches de rugby dans le sud-ouest de notre pays, une chanson populaire aux paroles désinvoltes ("Alcool, alcool, alcool, on est venus s'enivrer, le résultat importe peu") résonne à chaque rencontre à domicile, illustrant à la perfection l'état d'esprit gaditano, où le football est avant tout une fête. "Cela ne veut pas dire qu'on se fiche complètement de perdre, mais que l'on vient avant tout au stade pour partager un moment ensemble car le Cadix CF fait partie de nous tous", prend •••

Ville de foot

À Cadix, le foot et la plage sont indissociables.

Malgré le soleil, la chaleur et l'attrait des plages, le foot demeure l'une des activités et l'un des sujets de discussion essentiels dans la cité andalouse. Et ce, que l'on soit pratiquant en herbe ou membre d'une peña.

••• soin de me préciser Juan Sevilla, membre de la section historique du club.

Inauguré en 1955 dans le sud de Cadix, le stade Ramon de Carranza, rebaptisé Nuevo Mirandilla l'an dernier, accueille depuis cette même année le Torneo Carranza, qui, au fil des années, s'impose comme l'un des plus prestigieux tournois estivaux. Des clubs du monde entier viennent y faire leurs gammes avant d'entamer leur saison. Une ribambelle de stars s'y sont succédé. Outre Gento, Eusebio, Di Stéfano, Puskas et Zico, Pelé et Cruyff se sont retrouvés face à face lors de la petite finale de 1974, remportée par le Barça sur Santos (4-1), la seule confrontation entre les deux légendes.

Le jeune Messi sous le charme

En août 2005, un autre prodige avait émerveillé les Cadistas. Tout juste couronné champion du monde des moins de 20 ans, Lionel Messi attend alors impatiemment sa naturalisation, toutes les places de joueurs extracommunautaires du Barça étant occupées. Avant la reprise de la Liga, il a l'occasion de s'illustrer lors de ce tournoi amical. La Puce est ovationnée par les supporters locaux lorsqu'il remplace Ludovic Giuly en demies face au Séville FC. "Même Ronaldinho n'a pas reçu un tel accueil", relève alors *Mundo Deportivo*. Le lendemain, alors que la rumeur d'un prêt s'est répandue comme une traînée de poudre dans toute la ville, le stade scande : "Messi, reste ! Messi, reste !", à la

ON MANGE QUOI ? *Fritures, crevettes et ragoût*

1. Le mojama
De loin, on croirait à du jambon ibérique. Servies en tapas dans les bars, mais aussi disponibles sur des stands dans la rue, ces fines tranches de thon séché sont préparées selon une méthode de salage remontant à l'Antiquité. Fort en goût et très iodé, le mojama s'accompagne d'une caña (bière) bien fraîche.

2. La tortilla de crevettes
Plus proche d'une galette frite que d'une omelette, la tortilla de camarones *(photo)* contient bien souvent davantage d'huile que de crevettes, mais c'est un plat incontournable à Cadix. Composé de farine de pois chiche, d'oignon, de persil et de petits morceaux de crustacés, on le trouve dans n'importe quel bodegon (brasserie) de la vieille ville.

3. Le cazon en adobo
La proximité de la mer et l'amour des Andalous pour la friture a donné naissance à ces boulettes de poissons – de la roussette – marinées dans un mélange d'ail, de cumin, de paprika, d'origan et de vinaigre blanc, ensuite panées et frites. À déguster à l'heure de l'apéro.

4. Papas con chocos
Plat phare du carnaval, ce ragoût composé de pommes de terre et de morceaux de seiche est mijoté avec des tomates, des oignons, du poivron vert, de l'ail, du laurier et une goutte de vin blanc.

5. Ortiguillas fritas
La baie de Cadix regorge de ces anémones dont raffolent les locaux. À l'instar du cazon en adobo, celles-ci sont panées, puis frites dans de l'huile d'olive et servies dans la plupart des bars de la ville.

grande surprise de l'intéressé, qui rend aussitôt la politesse dans les colonnes du *Diario de Cadiz* : "Ce serait beau de jouer ici, si le Barça me prête. Cadix a vraiment un public incroyable." Finalement naturalisé espagnol un mois plus tard, le jeune Argentin n'y jouera jamais, mais garde encore aujourd'hui un souvenir ému de cet épisode.

Deux heures avant le coup d'envoi de leur "finale" face au Real Madrid, comme le club a présenté ce défi contre le Goliath du football espagnol, des milliers de Gaditans endimanchés dans leur maillot doré guettent l'arrivée du car le long de l'avenue Cayetano del Toro, une artère bordée de palmiers évoquant Little Havana, à Miami. Quand l'équipe se retrouve aux abords du stade, je suis subjugué par la marée jaune qui déferle autour de ses héros, chante à leur gloire et craque plusieurs fumigènes, sous l'œil inquisiteur de la police montée. En face de la boutique du club, je croise à nouveau Juan Antonio, le vendeur de mojama... Cette fois, il écoule un stock de casquettes à l'effigie de son équipe, qui n'ont rien de très officielles.

Souffrir, une habitude

D'ores et déjà sacré champion d'Espagne, le Real Madrid a laissé Karim Benzema, Vinicius Junior et Thibaut Courtois à la maison. Le speaker chambre Carlo Ancelotti lors de la présentation des équipes, avec l'esprit taquin qui caractérise les Gaditans : "Allez Carlo, lâche-toi et fais jouer l'intendant !" Les joueurs de Cadix font une haie d'honneur aux Merengues, afin de saluer leur trente-cinquième sacre national. Pas venu faire du tourisme à deux semaines de sa finale de C1 contre Liverpool (remportée 1-0), le Real Madrid prend l'avantage dès la 5e minute sur un but de l'ancien Lyonnais Mariano Diaz. Loin d'être abattu, Cadix joue chaque ballon comme si c'était le dernier et finit par revenir au score avant la pause, grâce à un *golazo* sous la barre signé Ruben Sobrino, tandis que le public entonne à pleins poumons "Si se puede" ("Oui, on peut" se maintenir en Première Division). Tombeurs du Barça (1-0) au Camp Nou un mois auparavant, les joueurs de Sergio Gonzalez sont à deux doigts de rééditer un retentissant exploit, mais Alvaro Negredo voit son penalty détourné par Andreï Lounine à l'heure de jeu.

Malgré ce point arraché, les Gaditans vont encore passer une semaine à souffrir. Un but inscrit dans le dernier quart d'heure sur la pelouse d'Alavés (1-0) lors de la 38e et dernière journée leur permet finalement de doubler Grenade dans la dernière ligne droite et leur assure le maintien. Souffrir avec son équipe, c'est une habitude, presque un vice, ancré dans les gènes de ce peuple d'irréductibles Andalous. Après tout, qu'importe la division dans laquelle le Cadix CF évolue, ils reviendront inlassablement au stade saison après saison et pour les siècles à venir, car du sang ambré coule dans leurs veines. ● F. To.

Dans les travées du stade Ramon de Carranza, une seule couleur, le jaune, une seule passion pour une communion sans borne avec les joueurs.

PROFESSION CONCIERGE DE LUXE

Le métier de concierge premium attire de plus en plus de jeunes, qui tentent de se faire une place dans ce milieu exigeant grâce aux réseaux sociaux.

Par Bérénice Marmonier

"Je travaille sept jours sur sept. Je vais partir en vacances mais je ne m'arrêterai pas. Il y a du wi-fi dans l'avion, mais je me laisserai peut-être le temps du vol pour couper." Jérémy Vosse serait peut-être l'incarnation de l'expression "être sous l'eau". Son job ? Dirigeant de la société Premium Conciergerie, qu'il a lancée huit ans plus tôt. Après avoir évolué dans l'industrie des jeux vidéo, ce quadragénaire parisien s'est donné pour mission de répondre à toutes les demandes et désirs de ses riches clients, dont une cinquantaine de footballeurs. "J'avais des potes qui gravitaient dans ce monde-là, c'est parti avec un joueur, puis beaucoup aujourd'hui, avance-t-il. Certains nous écrivent tous les jours, on les incite à nous demander tout et n'importe quoi, on veut être des facilitateurs de vie." Lui et sa dizaine de concierges accusent réception des demandes sur WhatsApp "en cinq minutes, vingt-quatre heures sur vingt-quatre". Ils gèrent vacances, jet privé, villas, yachts, déplacements de l'entourage... "Je passe toujours beaucoup de temps avec eux, je les connais très bien. Quand on commence une collaboration *(les clients paient un abonnement)*, on demande le budget qu'ils souhaitent allouer à leur vie privée par mois, avec l'accord de leur entourage. On ne veut pas qu'ils coulent ou fassent n'importe quoi", souligne Vosse, qui ne s'occupe "que de joueurs très connus, en Première Division".

Chauffeurs et vols en jet privé

Le business des conciergeries de luxe dans le football s'est petit à petit démocratisé en France durant ces dix dernières années. Une petite poignée domine le marché dans l'Hexagone, dont Premium Conciergerie. "Aux États-Unis et en Angleterre, ce système est davantage développé qu'en France, où l'argent est toujours tabou", constate-t-il, tout en remarquant que d'autres acteurs sont récemment venus s'insérer sur ce marché : *"De plus en plus de jeunes s'improvisent conciergers. Il y en a plein qui décident de gérer les demandes de leurs potes."*

DR - Premium Conciergerie - Facebook Amsluxe

TOUJOURS PLUS ?

Les conciergeries de luxe doivent parfois faire face à des demandes inattendues et pour le moins extravagantes. Le souhait le plus insolite que Jérémy Vosse *(photo)*, dirigeant de la société Premium Conciergerie, a dû exaucer ? Organiser un mariage en huit jours. "C'était vraiment très dur, horrible même. Mais il y a toujours une solution", reconnaît-il. Le Néerlandais Emmanuel Ntow, créateur d'Amslux, a quant à lui dû gérer non pas l'organisation d'un mariage mais d'une demande en mariage, en Afrique du Sud.
Pour sa part, Elie Sy sait dire non quand il le faut : "J'essaie de donner des conseils. Il y a toujours des joueurs qui vivent au-dessus de leurs moyens. Je ne veux pas avoir d'incidents, voir mes clients cités dans la presse. Il m'est donc déjà arrivé de refuser certaines requêtes." Jérémy Vosse surenchérit : "Certains demandent même à ce qu'un concierge vienne passer les vacances avec eux, mais je refuse toujours. Ce sont des clients, pas des potes." ●

C'est le cas d'Elie Sy, 28 ans, un Parisien qui avait des "connaissances dans le milieu du foot, dont Amine Harit *(OM)*". "J'ai commencé pendant le Covid, explique-t-il. Ma première mission a été de réserver une villa sur la Côte d'Azur pour le gardien suisse Yvon Mvogo *(PSV Eindhoven)*, qui a ensuite parlé de moi dans le vestiaire. J'ai alors reçu une dizaine d'appels pour louer des maisons dans le sud de la France." Deux ans plus tard, il a déjà traité avec près de 300 joueurs selon ses dires, dont une vingtaine de réguliers. "Édouard Mendy *(Chelsea)* m'a contacté il y a deux ans, je lui ai rendu quelques services et aujourd'hui c'est un fidèle client. Cela reste beaucoup de bouche-à-oreille. Les joueurs se demandent entre eux : « Est-ce qu'il est fiable ? » C'est pour ça qu'il faut être le plus honnête possible, car on peut monter vite et redescendre aussitôt. Les joueurs aiment passer par des concierges car ils veulent rester discrets, que leur club ne connaisse pas leur intimité."

200 000 € le Paris-Los Angeles aller-retour

Elie Sy, qui facture 10 % de frais de gestion, s'occupe de demandes "classiques", comme des réservations de chauffeurs (50 à 90 €) ou de vols en jet privé (près de 200 000 € pour un Paris-Los Angeles aller-retour). "Tant que le joueur n'a pas atterri, je ne dors pas", sourit-il.

"Plus la recherche est difficile, plus c'est excitant" Emmanuel Ntow

Pour Emmanuel Ntow, un jeune entrepreneur néerlandais de 25 ans, "plus la recherche est difficile, plus c'est excitant". En 2019, il a lancé, avec deux amis du même âge, sa propre conciergerie dédiée aux footballeurs : Amslux. "On s'était rendu compte que les joueurs partaient toujours au même endroit en vacances car ils n'avaient ni le temps ni les bonnes informations. Alors, pendant deux ans, on a créé du contenu sur Instagram avec des lieux de vacances, sans jamais y être allés. *(Rires.)* Puis on a offert une paire de baskets à un joueur, qui nous a reposté." Depuis, Amslux travaille avec des dizaines de joueurs dont Weston McKennie (Juventus), Reinier (Dortmund) ou Alessandro Bastoni (Inter Milan). Résultat : la société a affiché un chiffre d'affaires en 2021 de 500 000 €.

Les vacances d'été sont toujours les plus chargées. "On sent que cette année, les joueurs se font plaisir", pointe Jérémy Vosse. Elie Sy affiche lui aussi des semaines très remplies. "Je travaille seul avec des prestataires, je dois gérer des demandes de dernière minute sur plusieurs fuseaux horaires. Je dors, mais mon téléphone n'est jamais en silencieux. Cette période de mercato est dense. J'ai des demandes de joueurs qui vont peut-être arriver au PSG, donc je recherche des maisons, je réserve des jets privés et des chauffeurs." ●

DR - Premium Conciergerie - Facebook Amslux

LES PAS DE CÔTÉ D'UN PIONNIER

Premier lauréat du Ballon d'Or en 1956 à 41 ans, l'attaquant anglais s'est également distingué tout au long de sa vie par un goût assez prononcé pour l'anticonformisme.

Par Philippe Auclair

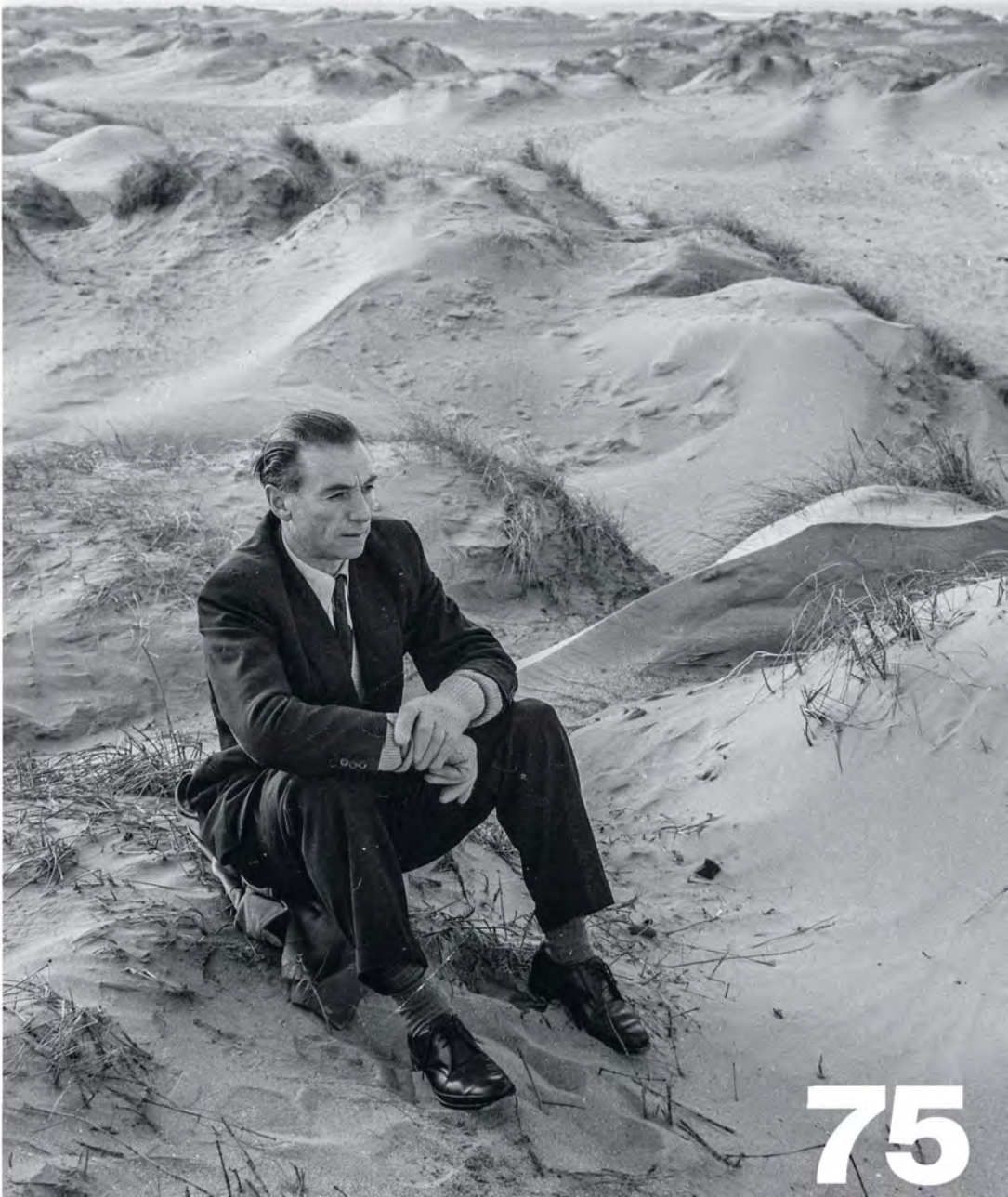
C'était un matin de mai, il y a un peu plus d'un demi-siècle de cela. Richard Bott, responsable de la rubrique football du *Sunday Express* pour le nord de l'Angleterre, était assis en compagnie de sir Stanley Matthews dans le hall du *Gresham Hotel* de Dublin. Le premier footballeur à avoir été anobli par la reine – c'était en 1965, alors qu'il s'apprêtait à prendre sa retraite de joueur professionnel, à 50 ans révolus – avait reçu l'hommage du Hall Of Fame d'Aer Lingus la veille et accepté de répondre aux questions du jeune journaliste dont il était l'idole.

"Tout d'un coup, voilà qu'une ambulance, sirène hurlante, vient se garer pile devant l'entrée de l'hôtel, raconte Bott, âgé désormais de 83 ans. Deux ambulanciers en sortent en courant et filent droit vers la réception, puis vers nous. Sir Stanley et moi nous demandions si quelqu'un avait été victime d'un malaise ; mais non. Tout ce que voulaient ces deux gaillards, c'était son autographe. Ils avaient entendu dire qu'il avait passé la nuit au *Gresham*. Une fois l'autographe signé de bonne grâce et les ambulanciers repartis, sir Stanley me dit qu'il se demandait ce qu'il était advenu du malheureux qui attendait cette ambulance."

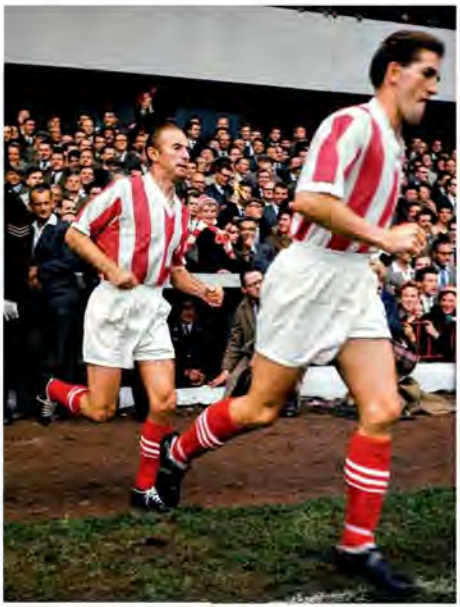
Non, Stanley Matthews, dont le père coiffeur fut un champion local de boxe, n'était pas un footballeur ordinaire – ni même un footballeur extraordinaire. Il était bien plus que cela : un symbole vivant de la grandeur de la nation britannique et de son empire, au même titre que le conquérant de l'Everest, le Néo-Zélandais sir Edmund Hillary, ou que sir Stirling Moss, le pilote automobile qui était allé battre les imbattables Italiens sur leurs propres circuits. Un symbole de l'Angleterre, mère patrie du football, à laquelle les jurés du tout premier Ballon d'Or *France Football* entendaient rendre hommage, comme si seul le sacre d'un Anglais avait pu légitimer ce trophée inédit, ce qui n'était pas forcement faux. ▪▪▪

L'Équipe

1957, sur une plage de Blackpool. Stanley Matthews, qui a débuté sa carrière vingt-cinq saisons plus tôt, vient de recevoir le premier Ballon d'Or de l'histoire, devant Alfredo Di Stéfano et Raymond Kopa.



Sur les traces de...



Le Sorcier du dribble, comme l'appelaient les journalistes, représentait ce qu'il y avait de plus noble dans le football anglais. La remise du premier Ballon d'Or par Gabriel Hanot (ci-contre) ne faisait qu'honorer un joueur exceptionnel. Que ce soit sous la tunique de la Royal Air Force (en haut, à gauche), celle de Blackpool (ci-dessus) avec laquelle il remporta la FA Cup 1953 ou celle de Stoke City, Stanley Matthews n'a jamais triché, ni sur le terrain ni avec ses coéquipiers.

Cette année-là, en 1956, Don Alfredo Di Stéfano avait pourtant remporté la première Coupe de l'Europe avec son Real Madrid, pour lequel il avait marqué vingt-quatre buts. Matthews, lui, avait fini deuxième du Championnat d'Angleterre avec Blackpool, onze points derrière le Manchester United de Matt Busby et de Duncan Edwards. De fait, parmi les Ballons d'Or, Matthews demeure celui dont le palmarès est le plus modeste. Il tient en une seule ligne : la FA Cup de 1953, avec Blackpool, le club qu'il servit de 1947 à 1961.

Aucun avertissement en 857 matches

Mais les titres, ou leur absence, ne peuvent servir de ponctuation quand on conte l'histoire dont Matthews est le héros. En 1948, quand la toute nouvelle association des journalistes de football anglais, la FWA, dut choisir le premier de ses "footballeurs de l'année", c'est vers l'ailier – ou inter – droit de l'équipe d'Angleterre qu'elle se tourna, alors qu'il n'avait qu'une place de finaliste de la FA Cup comme argument pour son couronnement. Comme le dit le Premier ministre britannique Harold Wilson quand Matthews devint un chevalier du royaume, "il était un symbole du pays qui a donné le monde au football et, internationalement, un symbole du fair-play anglais en des temps où c'était une qualité reconnue dans le monde entier".

Matthews, qui disputa 857 matches pour club et sélection en trente-trois ans de carrière et ne reçut jamais le moindre avertissement était à ce point respectueux des lois du jeu qu'il n'adressa pas une fois la parole à un arbitre en cours de match. Les occasions de le faire n'avaient pourtant pas manqué : de tous les attaquants anglais de sa génération, aucun ne reçut davantage de coups que lui, comme si Matthews, là encore, existait dans une autre dimension, au-delà du commun et même du moins commun des mortels.

La question demeure de savoir comment il devint ce symbole. "Il suffisait qu'on sache qu'il jouerait tel ou tel match pour que 10 000 spectateurs de plus se rendent au stade, dit le doyen des journalistes britanniques de foot, Brian Glanville, pour admirer ces inimitables feintes de corps qui semblaient hypnotiser les adversaires." Bott, qui vit jouer Matthews pour la première fois en 1951 "avec mon père, contre Huddersfield, alors que j'avais 12 ans", abonde. "On parle d'un joueur dont le timing était parfait, les réflexes hors du commun et qui, comme tous les grands sportifs, était aussi vif d'esprit que de pieds ou de mains, dit-il. Il forçait les défenseurs à faire un choix ; et, comme sa vitesse était foudroyante sur les cinq premiers mètres, il les laissait sur place."

Un point commun avec Elizabeth II

"Les images qui nous sont parvenues de lui ne nous donnent qu'une faible idée de ce dont il était capable", assure en écho Glanville. La plupart d'entre elles, c'est vrai, datent de ce qu'on n'oserait vraiment appeler la fin de sa carrière, puisque ce n'est qu'en 1965 qu'il mit fin à celle-ci, quinquagénaire dont la longévité avait encore embelli la légende. Il y a néanmoins

"Le symbole du fair-play anglais en des temps où c'était une qualité reconnue dans le monde entier" Harold Wilson, Premier ministre britannique de 1964 à 1970 et de 1974 à 1976

Hulton Archive/Getty Images - L'Équipe - Popperfoto/Getty Images - PA Images / Alamy Stock Photo

Keystone Press / Alamy Stock Photo - Popperfoto/Getty Images

Le classement de 1956

1. **Stanley Matthews** (ANG, Blackpool), 47 points
2. **Alfredo Di Stéfano** (ESP, Real Madrid), 44 pts
3. **Raymond Kopa** (FRA, Reims), 33 pts
4. **Ferenc Puskas** (HON, Honved), 32 pts
5. **Lev Yachine** (URSS, Dynamo Moscou), 19 pts
6. **Jozsef Bozsik** (HON, Honved), 15 pts
7. **Ernst Ocwirk** (AUT, Austria Vienne/Samp), 9 pts
8. **Sandor Kocsis** (HON, Honved), 6 pts
9. **Ivan Kolev** (BUL, CSKA Sofia), 4 pts
-. **Thadée Cisowski** (FRA, RC Paris), 4 pts
-. **Billy Wright** (ANG, Wolverhampton), 4 pts
12. **Julinho** (ITA, Fiorentina), 3 pts
13. **Stefan Boskov** (BUL, CSKA Sofia), 2 pts
-. **Duncan Edwards** (ANG, Manchester Utd), 2 pts
-. **Gerhard Hanappi** (AUT, Rapid Vienne), 2 pts
-. **Robert Jonquet** (FRA, Reims), 2 pts
-. **Miguel Montuori** (ITA, Fiorentina), 2 pts
-. **Pepillo II** (ESP, Séville FC), 2 pts
-. **Juan Schiaffino** (ITA, AC Milan), 2 pts
-. **Eduard Streltsov** (URSS, Torpedo Moscou), 2 pts
21. **Campanal** (ESP, Séville FC), 1 pt
22. **Bretislav Dolejsi** (TCH, Dukla Prague), 1 pt
23. **Roger Piantoni** (FRA, Nancy), 1 pt

une exception : le film de la fameuse "finale de Matthews", celle de la FA Cup de 1953, quand l'attaquant de 38 ans renversa le cours de la rencontre alors que Bolton menait 3-1 et qu'il ne restait plus que vingt-deux minutes à jouer. Stan Mortensen, auteur d'un triplé ce jour-là, et William Perry marquèrent les buts qui permirent à Blackpool de s'imposer 4-3, mais tous savaient que c'était Matthews qui avait fait perdre la raison à la défense des Wanderers en ce 2 mai 1953.

Deux cents lettres de fans par jour ?

Bott parle de "millions de téléspectateurs ensorcelés" par son récital ; c'est que, par un de ces heureux hasards qui accompagnèrent souvent Matthews, 1953 était aussi l'année du couronnement de la jeune reine Elizabeth II. C'étaient bien des centaines de milliers de foyers britanniques qui avaient fait l'acquisition de postes de télévision pour assister à la cérémonie, et le succès populaire de la retransmission de la Cup sur la BBC fut tel que le réseau décida que, dorénavant, l'épreuve aurait une place à part dans sa grille des programmes. Une tradition toujours vivace était née cette année-là, à laquelle le nom de Matthews serait associé pour l'éternité.

"Un joueur dont le timing était parfait et les réflexes hors du commun"

Richard Bott, journaliste au *Sunday Express*

Matthews fut aussi un trait d'union entre deux âges du football anglais, deux âges que séparent les presque six années de la Seconde Guerre mondiale. En cela encore, il était aussi le symbole d'une Angleterre qui avait fait face à l'Allemagne nazie, et la vaincre. Affecté à la Royal Air Force (RAF), dans laquelle il atteignit le grade de caporal, Matthews, qui avait 24 ans lorsque le conflit débuta, et était déjà l'un des piliers de la sélection anglaise, avec vingt-trois capes, perdit ce qui aurait pu être les plus belles saisons de sa carrière. On dit qu'il recevait deux cents lettres d'admirateurs chaque jour, auxquelles il prenait soin de répondre individuellement. Une exagération, sans doute. Mais, de même que son pays sut se relever de la terrible parenthèse, Matthews, désormais trentenaire, fut l'un des rares footballeurs que le hiatus de la guerre mondiale ...

Bernard Hoffmann/Getty Images

L'engagement a toujours guidé les pas de Stanley Matthews. Durant la Seconde Guerre mondiale, il n'hésita pas à rejoindre les rangs de la Royal Air Force (à gauche). Plus tard, après avoir martyrisé ses adversaires, ici Joseph Ujlaki et Roger Marche lors d'un France-Angleterre en 1955 (1-0), sir Stanley Matthews créa une équipe à Soweto en Afrique du Sud, bravant tous les interdits de l'apartheid.

••• ne sembla pas avoir affecté. Cela était en grande partie dû à une approche du métier de footballeur qui ne deviendrait la norme que quelques décennies plus tard. Il prenait grand soin de son régime alimentaire, exclusivement végétarien, jeûnant un jour par semaine ; il ne buvait que de l'eau et du jus de carottes ; et il ne fumait pas.

Il était aussi à l'affût d'innovations : au tout début des années 1950, ayant remarqué que les chaussures des Brésiliens étaient plus légères que celles des Anglais, il eut l'idée de demander à un fabricant du Yorkshire de créer un modèle inspiré de celui de la Seleçao, le cuir en était si fin que Matthews devait changer de chaussures tous les trois ou quatre matches, quand certains de ses coéquipiers portaient la même paire tout au long de la saison. Ce modèle se vendit apparemment à 500 000 exemplaires au Royaume-Uni entre 1950 et 1958, et rapporta à Matthews plus de 1 000 livres sterling par an, une fortune quand le salaire maximum des pros anglais était de 14 livres par semaine, plus les primes de match. En cela encore, Matthews était différent ; unique, même.

Un Blanc qui résiste

Séparer l'homme et le footballeur du mythe qui leur est attaché n'aurait pas beaucoup de sens en son cas. Il était de son temps sans l'être. Il incarnait la pérennité d'une certaine image du football anglais qui, elle aussi, relevait du mythe, tout en étant la plus anticonformiste de ses incarnations, y compris dans sa vie privée. Il quitta sa première épouse Betty quand il avait 53 ans, après être tombé amoureux d'une traductrice tchécoslovaque, Mila Winterova, à laquelle il demeura fidèle jusqu'à la mort de cette dernière en 1999. Pour vivre en paix, le plus grand joueur anglais de l'histoire – une distinction qui ne souffrait pas discussion alors – choisit de s'installer à Malte avec sa compagne. Il ne lui survécut que de quelques mois, décédant le 23 février 2000.

Pareillement, lorsque, dans les années 1960 et 1970, le sport anglais se laissait tenter par l'Afrique du Sud de l'apartheid, Matthews dit "oui" autrement. Cent cinquante joueurs britanniques figuraient dans les effectifs des clubs de la National Football League, exclusivement blanche, en 1969. Pas Stanley Matthews. Comme tant de ses contemporains, il accepta de prendre part à quelques matches de gala du côté du Cap ; à la différence de la plupart d'entre eux, ayant vu des enfants noirs jouer au foot sur le bord de la route, il décida de s'investir dans le football des townships. Il créa une équipe, Sir Stan's Men, au cœur de Soweto, quand •••

Stanley Matthews
Né le 1er février 1915, à Hanley (Angleterre). Décédé le 23 février 2000, à Stoke-on-Trent (Angleterre). 1,74 m ; 69 kg. Ailier. International anglais (52 sélections, 11 buts entre 1934 et 1957).

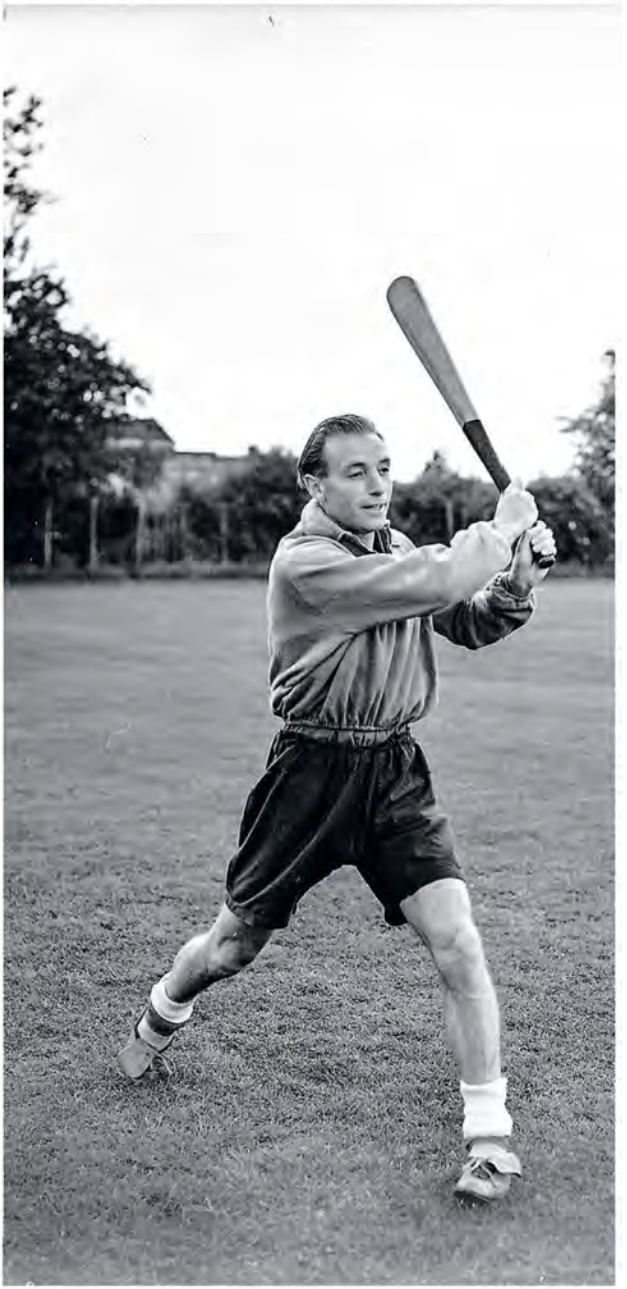
Parcours
Stoke City (1932-1947, 1961-1965), Blackpool (1947-1961).

Palmarès
FA Cup 1953 ; Championnat d'Angleterre de Deuxième Division 1933 et 1963.

"Sa venue en Afrique du Sud a été une brèche dans l'armure de l'apartheid"
Desmond Tutu, prix Nobel de la Paix 1984

L'Équipe - Alain de Martignac/L'Équipe - Stanley Matthews Foundation/John D Cross

Soucieux de la performance, Stanley Matthews fit fabriquer des paires de crampons plus légères. Un plus ajouté à une hygiène de vie irréprochable pour celui qui, en sportif accompli, ne rechignait pas à des parties de cricket. Une discipline de vie qui lui a permis de jouer jusqu'à plus de 50 ans



Popperfoto via Getty Images - L'Équipe - PA Images/Alamy Stock Photo

••• aucun Blanc n'aurait risqué s'aventurer là-bas.

Sur la liste noire de l'Afrique du Sud

Mis sur la liste noire par le gouvernement sud-africain, marqué à la culotte par ses services de sécurité, il parvint à faire jouer son équipe au Brésil en 1975, se croyant – justement – protégé par sa célébrité. Ses joueurs y rencontrèrent Zico et Pelé, qui l'admirait ; après quoi il emmena son équipe de township en Allemagne, sans que la presse ne s'en mêlât. En Angleterre et en Europe, ce Matthews-là est presque ignoré. En Afrique du Sud, on ne l'a jamais oublié. Desmond Tutu, prix Nobel de la Paix 1984, a pu dire que ce qu'il y avait accompli "avait eu une signification profonde", en ce que Matthews avait montré à la majorité noire que le Blanc n'était pas nécessairement un ennemi. Et l'homme d'Église d'ajouter : "Sa venue en Afrique du Sud a été une brèche dans l'armure de l'apartheid." Peu de Ballons d'Or peuvent revendiquer un tel palmarès. ● **Ph. A.**

Nom Linnyk
Prénom Igor
Âge 56 ans
Pays Ukraine

Média *Foot Club*
Club préféré Dynamo Kiev
Nombre de participations au jury du BO 19

Son "score" (nombre de fois où il a donné le vainqueur final) 8/19.

"DEVANT UN MATCH, JE ME SENTAIS VIDE"

"Le 24 février, mon frère aîné, qui habite à la frontière biélorusse, a appelé mon père à 5 heures. Il disait que quelque chose était en train de se passer. J'ai pensé que c'étaient des tests de l'armée ukrainienne. Je lui ai dit d'aller se coucher et que tout allait bien. Au réveil, nous nous sommes rendu compte que la guerre avait commencé *(invasion du pays par l'armée russe)*. Nous avons compris que le foot devait prendre du recul. Le 25, la reprise de la Premier League ukrainienne a été annulée. La guerre a bouleversé nos vies. Avec des amis, nous voulions aider notre pays mais l'armée cherchait des gens expérimentés. J'ai déjà perdu deux joueurs de mon équipe de foot depuis le début du conflit. Sur le quai de la gare, j'ai vu ma femme partir dans un train bondé pour se mettre à l'abri à Lviv. C'était un crève-cœur, je n'oublierai jamais ce moment.

"Je me suis caché pour regarder le Dynamo Kiev"

Pendant plusieurs semaines, c'était inimaginable de s'intéresser au foot. Devant un match, je me sentais vide. Je pensais aux militaires : où étaient-ils ? Qu'allaient-ils devenir ? Cela empêchait toute analyse. Je me souviens du huitième retour de Ligue des champions entre le Real Madrid et le PSG *(3-1, le 9 mars)*. Je n'ai pas réussi à rester jusqu'à la fin. Mais le lendemain matin, lorsque j'ai vu le score, j'ai regardé une rediffusion. J'ai alors pris conscience que je devais trouver la force pour continuer à parler de football. Sur notre site, nous avons donc poursuivi le traitement de l'actualité du foot européen, tout en ajoutant des articles relatifs au conflit. Depuis, j'ai visionné tous les matches de C1, quelques affiches de Ligue Europa et les chocs des grands Championnats. Nous avons aussi suivi le parcours de Iarmolenko avec West Ham *(7e en Championnat et demi-finaliste de C3)* ou celui de Mikolenko avec Everton *(sauvé en Premier League)*. Et, bien sûr, tout le pays a regardé les matches de charité du Dynamo Kiev et les barrages pour le Mondial. Malheureusement, la sélection n'a pas réussi à se qualifier *(victoire en Écosse, 3-1, puis défaite au pays de Galles, 0-1, début juin)*.

Ça reste un honneur de participer au jury. C'est très difficile de sélectionner un top cinq. Je veux pouvoir expliquer pourquoi chaque joueur a été retenu. Ce rôle est symbolique, spécialement cette année. Pour moi, le foot, c'est la liberté. Jeune homme, lorsque j'étais dans l'armée soviétique, je me suis caché pour regarder un match important du Dynamo Kiev. J'ai été arrêté pour cela. Mais, le match d'après, j'ai refait la même chose." **Mathis Rouanet**

Illustration Laura Acquaviva

Bruno Fable/L'Équipe

L'ATTRACTION DE L'OR

Il n'a que 17 ans, mais une saison et demie à Cruzeiro a suffi à faire naître sa légende. Ronaldo, assailli par les fans avant un entraînement du Brésil lors de la Coupe du monde 1994, ira chercher l'or sans jouer dans cette compétition sur le sol américain. Suivront la conquête de l'Europe (PSV, Barça, Inter, Real, AC Milan) et deux Ballons d'Or, glanés en 1997 et 2002.

nouveau **HORS-SÉRIE**

hors-série à l'occasion des 50 ans de Zidane retrouvez les moments décisifs de sa carrière

3,50€ - en vente chez votre marchand de journaux et site L'Équipe

TOUS ENSEMBLE

POUR LES RENDRE PLUS FORTES.

Rien n'est plus grand qu'un pays réuni derrière son équipe.
Crédit Agricole, partenaire majeur de l'Équipe de France Féminine.

FRANCE FFF